

Partance, et autres nouvelles

(1995)

Pauline Pucciano

Partance

L'histoire commence au moment où la solitude, devenue souveraine, a recouvert d'un masque fixe le visage des personnages.

Lui marche à pas lents dans le cimetière. Il porte un habit sombre et ne semble pas voir la multitude oppressante des pierres et des croix. Des oiseaux maigres dessinent dans l'air vide des courbes incompréhensibles. Autour de lui, dans les allées droites, des vieillards passent, se tenant le bras. Il ne remarque pas leurs regards creux, n'entend pas leurs voix fébriles, malades, tachées de mort. Une petite fille, s'arrêtant à chaque tombe, déchiffre gravement, à haute voix, les inscriptions mortuaires. Elle passe un peu plus de temps à contempler les petites tombes blanches, les plus belles, les plus fleuries, absurdes.

Il ne presse pas le pas lorsque la pluie se met à tomber. Il songe à l'instant où il rentrera chez lui, tout à l'heure. Il aimerait que cet instant n'arrive pas. Tout quitter. S'engouffrer dans une partance vague, et dormir.

Il se dirige vers les grilles du cimetière, à présent, et marche un peu plus vite. Le gardien est en train de ramasser des fleurs coupées déjetées par le vent. La rue mouillée, larmoyante, part de tous côtés comme une immense pieuvre.

La gare n'est pas très loin.

Il ne sait pas s'il va rentrer ou partir, hésite un instant, et se met à sourire, tristement, en songeant qu'un ami doit venir dîner chez lui ce soir. Tout en souriant, il prend, sans y penser, la rue de la gare.

Lorsque son sourire s'efface, il sent, comme une décharge, une fissure dans le désespoir, la morsure d'une joie étrange.

@@@@

Elle est en bas, dans le salon, à fumer une dernière cigarette. Elle a déjà enfilé son manteau gris, et regarde par la fenêtre entrouverte le jardin assombri par la pluie. Elle aurait aimé qu'il fasse beau, juste aujourd'hui, pour ne pas avoir l'impression de quitter des lieux en déroute. Elle regarde le jardin et se demande si elle en gardera un souvenir précis, ou si les branches, la lumière, l'odeur

de l'herbe et le banc de pierre se mélangeront dans l'obscur engoutissement de la mémoire.

Elle jette sa cigarette et regarde autour d'elle, étonnée de n'être pas triste. Elle a été heureuse dans ce décor.

Elle ferme la fenêtre, prend sa valise et son sac, ferme derrière elle la porte à clé. Le taxi arrive, elle s'installe à l'arrière.

– A la gare, dit-elle.

Le chauffeur est obèse et ruisselant. Elle se rend compte, à le regarder conduire, qu'elle est devenue absolument et parfaitement indifférente. Elle sourit vaguement, incrédule, en songeant à ce nouveau pouvoir. Il ne reste entre elle et le Monde qu'une infinie distance. Son corps même semble se mouvoir sans elle, tandis qu'elle demeure dans l'espace froid et vertigineux de la gratuité et de l'indifférence.

– Vous partez ? demande le chauffeur.

– Oui, c'est ça.

– Où allez-vous ?

– Je ne sais pas, au juste. Je prends un train pour le Sud.

– Vous n'avez pas de destination ?

– Quand on part, on n'a jamais de destination.

Le chauffeur est gêné par le ton de sa cliente. Il aurait préféré qu'elle lui réponde autre chose. Il regarde son visage dans le rétroviseur, et reste un instant suspendu à l'étrange inertie qu'elle reflète. Il n'arrive pas à savoir s'il la trouve belle.

– Nous arrivons. Ca fera quarante francs.

Elle lui tend un billet.

– Gardez la monnaie.

Lorsqu'elle sort de la voiture, juste devant la gare, elle a la soudaine certitude qu'elle ne reviendra jamais ici, et, tandis qu'elle se dirige machinalement vers le quai, essaie d'imaginer la forme de son avenir.

Jamais sans doute elle ne s'est sentie aussi immaculée qu'en ce jour de départ.

La rencontre a lieu dans le train. Lui, c'est un voyageur singulier, muet, sans bagages. Il regarde autour de lui, parfois, avec une fascination presque enfantine. A d'autres moments son regard s'arrête, se fige, et semble se consumer lui-même dans une contemplation intérieure et mortelle. Il ne l'a pas encore remarquée.

Elle a retiré son manteau gris, l'a plié, posé sur sa valise dans le porte-bagages. Elle a sur les genoux un livre tout neuf, qu'elle n'a pas ouvert. Elle aussi regarde autour d'elle, et ses yeux gris exhalent une froideur d'automate. De temps à autres, elle entrouvre les lèvres et chante, très doucement, une mélodie dissonante. Personne ne l'entend.

Ils sont tous deux à côté de la fenêtre, en face l'un de l'autre. Il y a plusieurs autres voyageurs dans le compartiment. Deux vieilles dames, un petit garçon, un homme de la quarantaine qui porte la moustache. Le train vient de partir et le silence se fait peu à peu dans le compartiment. Le petit garçon ne cesse de la regarder. Elle lui a fait un sourire, et le regarde maintenant avec son regard vide. Il détourne la tête.

Elle n'a pas envie de lire. Le paysage défile de plus en plus vite, derrière la fenêtre ; le mouvement et le bruit la plongent dans un engourdissement inhabituel, comme une transe. Elle lève les yeux sur lui, mais tout d'abord ne le voit pas, et ne reprend ses esprits que lorsque lui aussi se met à la regarder. Il y a comme un choc invisible et silencieux, empreint d'une certaine cruauté. Tout à coup elle sent qu'elle n'est plus tout à fait invulnérable. Il regrette un instant d'être parti.

Le voyage est insolite. Le train traverse la province, s'arrêtant environ toutes les heures dans une petite ville au nom inconnu et pourtant familier. Des gens montent et descendent comme dans une mascarade autour des personnages. Ils semblent tous deux hésitants à chaque nouvelle station, et restent cependant assis, terrassés par l'absurdité du choix à accomplir. Ni l'un ni l'autre ne savent où ils vont descendre, ni même s'ils vont descendre un jour de ce compartiment qui semble leur appartenir.

Ils n'ont pas échangé d'autre regard, et ressentent un malaise confus, inexprimable, à être assis l'un en face de l'autre comme devant un miroir. Elle a lu une centaine de pages de son livre, en se forçant. Son regard se porte machinalement vers la fenêtre, derrière laquelle le temps semble de plus en plus clair.

Il n'a pas cessé de se demander pourquoi, comment il est parti. Il sait que cette journée marque dans sa vie une altération irréversible, il pense qu'il ne reviendra pas. Il se demande pourquoi il a eu envie, tout à l'heure, de passer par le cimetière. Il essaie de se rappeler la manière dont le dégoût a pris possession de lui. Mais tout ça n'a pas d'importance.

Il la regarde souvent, tandis qu'elle lit. Pendant de longues minutes il reste à observer ses mains, leur grâce calme. Il n'ose pas lever les yeux sur son visage, il tourne autour. Ses cheveux, son cou, ses boucles d'oreilles. Parfois, furtivement, ses yeux baissés.

Le jour décline insensiblement. Il ferme les yeux – lorsqu'il les rouvre, le compartiment est baigné d'ombre. Il a peur, un instant, qu'elle ne soit partie, mais reconnaît sa silhouette devant lui. Elle a les yeux fixes, grand-ouverts.

Ils sont à quelques mètres l'un de l'autre sur le quai de cette gare dont ils n'ont même pas compris le nom. Elle se tient immobile, sa valise à la main, dépersonnalisée. Il est derrière elle et ne la quitte pas des yeux, comme s'il la connaissait depuis toujours. Elle est la seule chose dans ce paysage qui ne lui soit pas étrangère. Elle se dirige lentement vers la sortie, traverse la petite place, s'avance vers un bâtiment anonyme dont l'enseigne affiche « Hôtel de la Gare ».

Il la suit. En entrant, elle s'aperçoit qu'il est derrière elle, remarque qu'il n'a pas de bagages et frissonne. Un jeune homme souriant, assez beau, se tient derrière le comptoir.

- Bonsoir, dit-elle. Je voudrais une chambre.
- Pour une seule nuit ?
- Je ne sais pas.

Sa voix est blanche, épuisée. Il s'est avancé, et le jeune homme les regarde, un peu surpris.

- Vous êtes ensemble ?
- Non, dit-il. Mais je voudrais une chambre aussi.

Ils se regardent tous les trois, mal à l'aise, avec une animosité étrange.

- Eh bien, Madame, je vais vous donner la chambre 13.

Il se tait un instant.

- Et vous, la 27.
- C'est à quel étage ? demande-t-elle.
- Au premier.

Il se tourne vers lui.

- Et vous, au second. Pouvez-vous signer le registre, s'il vous plaît ?

Elle signe rapidement et se dirige vers l'ascenseur ; il l'a imitée. Le jeune a disparu derrière une porte. Ils se retrouvent seuls dans ce décor lamentable, dans les bruit de l'ascenseur qui descend.

- Le chiffre 13 porte malheur, observe-t-il.

Elle sourit froidement.

- Je ne pense pas qu'il puisse encore m'arriver malheur, dit-elle. C'est déjà fait.

Ils se regardent longuement ; elle cesse peu à peu d'avoir peur lorsqu'elle comprend qu'elle est en face d'un homme qui vient de tout quitter. Elle esquisse, sans y parvenir, un sourire humain, et baisse la tête. Lorsque l'ascenseur arrive, il a un mouvement de recul.

- Je vais prendre l'escalier, dit-il.
- Vous avez peur des ascenseurs ?

Il est désemparé par le ton ironique, presque fraternel, qu'elle vient d'employer.

- Non. C'est juste que je ne saurais pas quoi vous dire si je montais avec vous.

Elle sourit encore, pour elle-même.

- Bonne nuit, dit-elle.

Il ne répond pas.

Le lendemain, il marche, paisible, sur la petite route sous les remparts qui le reconduit à l'hôtel. La ville est pierreuse et dorée. Elle donne l'impression d'une antique construction étodée par la lumière. Il n'y a pas d'angles, pas de lignes droites, ni de formes achevées. Seulement cette sensation de douceur et de ruine, et ces pierres ocre éboulées dans l'herbe verte. Il est surpris par le parfum des arbres, par la poussière. Il aime cet endroit, déjà, à tel point qu'il regrette de ne pas y avoir toujours vécu. Il se demande si la mort arrive à pénétrer jusque dans ce silence palpitant, respirant, cette campagne vivante. Un instant il a l'impression d'être heureux. Il s'est levé très tôt ce matin, sortant du sommeil sans douleur, pour la première fois depuis des mois. Il a ouvert les yeux sans chute, doucement.

A présent il arrive devant l'hôtel, s'arrête un moment devant lui, en observe la façade grise. Le clocher de la chapelle sonne dix coups. Il passe la porte et entre dans la salle à manger. Elle est assise à une table ronde trop grande pour elle, couverte d'une nappe blanche. Elle boit son café d'un air absent. Dès qu'il l'aperçoit, un obscur sentiment de défaite et de fêlure vient s'immiscer dans sa conscience immobile, à demi-léthargique. C'est alors qu'il a l'impression de s'éveiller.

Elle ne l'a pas vu. Il reste quelques secondes, rivé à son profil indifférent. Il remarque l'irréparable dureté de ses traits, leur éclat effilé, presque tranchant.

– Bonjour.

Il s'est assis près d'elle. Elle le dévisage, étonnée, avec une sorte de froide bienveillance.

– C'est une très belle matinée, remarque-t-il.

Elle a un sourire bref, un peu moqueur.

– Vous connaissez cette ville ? demande-t-il.

– Pas plus que vous.

– Pourquoi vous y êtes-vous arrêtée ?

– Pour la même raison que vous. Parce que c'était le terminus.

Il espère qu'elle va continuer à parler, mais la voix s'arrête.

– Vous n'avez pas envie de parler ? demande-t-il.

- Si. Vous m'intriguez. Je me demande pourquoi vous êtes parti, pourquoi vous n'avez pas de bagages, pourquoi vous m'avez suivie dans cet hôtel triste.

Il regarde ailleurs.

- Pourquoi pas ?

Elle reprend.

- C'est vrai, pourquoi pas... Mais la logique du pourquoi pas n'est pas la logique dominante. On n'y arrive pas comme ça. Il faut n'avoir plus rien à perdre.

Elle s'arrête assez longuement.

- Il y a peu de gens qui n'ont plus rien à perdre.

Elle termine son café tandis qu'il réfléchit, enfantinement, à ce qu'elle vient de dire.

- Et vous ? demande-t-il.
- Moi ?
- Pourquoi êtes-vous partie ?

Elle n'hésite pas avant de répondre.

- Parce que j'en avais fini avec ce qui me retenait là-bas. Il arrive toujours un moment où les gens disparaissent, où les lieux se vident. Ce n'est pas la peine de rester.

Elle ajoute après un silence :

- J'ai l'habitude de partir.

Il est surpris par la précision aigüe, presque douloureuse, de ses formulations. Chaque mot qu'elle prononce semble chargé d'un sens à la fois lancinant et maîtrisé, sans espoir.

- Vous n'avez jamais envie de pouvoir rester quelque part ?

Elle sourit tristement.

- Il est inutile d'avoir envie, dit-elle. Je ne suis jamais restée nulle part.

Il sort de la fascination pénible dans laquelle il est demeuré depuis le début de la conversation.

- Et moi, je ne suis jamais parti. C'est la première fois.
- Pourquoi n'avez-vous pas de bagages ?

- Je savais que si je rentrais chez moi, je n'aurais plus le courage de partir. Il fallait se décider tout de suite. Dans la rue.

Elle s'attendait à sa réponse, et il sent qu'elle le comprend. Elle penche la tête, doucement.

- Qu'avez-vous laissé, là-bas ?

Il fait effort pour se souvenir.

- Un métier. Des parents. Et quelques amis.

Elle détourne le regard et prononce sa phrase avec une lenteur détachée, mécanique.

- Un métier et des parents. Pas d'amis. On ne part pas comme ça quand on a des amis.

Il ressent à ces mots un tressaillement interne, et tandis que son visage demeure dans l'immobilité des apparences, il commence, sans s'en rendre compte, à avoir peur.

- Pourquoi dites-vous cela ?

Elle ne le regarde pas, comme si elle craignait de reconnaître dans ses yeux la douleur humiliée qu'elle essaie journallement d'effacer dans son miroir.

- Je dis cela parce que vous devez le savoir. Si vous êtes parti c'est parce que vous n'étiez pas aimé.

Il reçoit cette phrase sans ciller, avec la conscience pourtant qu'il faudrait réagir.

- C'est étrange, dit-il. Je vous connais fort peu mais j'aurais cru que vous aviez été aimée. Très aimée.

Elle tourne les yeux vers lui, vivement, et il est frappé par l'innocence soudaine de son expression.

- Non. J'ai été admirée, souvent, chérie, parfois. Jamais aimée.
- Que venez-vous de quitter ? demanda-t-il à son tour, avec une méchanceté douce et profonde.

Elle détourne la tête, encore, et il croit deviner qu'elle ne va pas répondre. Tout à l'heure, lorsque sa voix s'élèvera, altérée, déchue dans les accents candides de la démente, il s'en voudra d'avoir douté de sa réponse.

- Je viens de quitter un homme que j'aimais, et qui ne m'aimait pas.

Il regrette d'avoir posé cette question, d'avoir assisté à cette métamorphose douloureuse et stridente. Il aimerait la laisser là et partir le plus loin possible, et reste cependant, certain qu'un lien horrible l'attache à elle, à elle seule, ne serait-ce que par l'étrangeté obsédante du hasard qui l'a fait apparaître.

- Comment pouvez-vous dire qu'il ne vous aimait pas ? finit-il par dire.

Elle reprend de sa voix enfantine.

- Il n'a fait que se reposer avec moi. Il a attendu.
- Attendu quoi ?
- Attendu de vivre, d'aimer enfin quelque chose ou quelqu'un.

Il voudrait que la conversation s'arrête. Elle ne le regarde plus, depuis quelques instants, mais lui ne peut s'empêcher de rester fixé à son visage qui semble être sorti du temps, et dont l'expression hagarde lui arrache un vague frisson.

- Cet hôtel est soride, dit-il.

Elle a une secousse brusque, et lorsqu'elle se tourne vers lui, il reconnaît la froideur démesurée, indéchiffrable, qu'elle diffusait tout à l'heure.

- Vous avez raison, dit-elle. Il ne faut pas rester ici.

Elle se lève, sans précipitation, et lui adresse un sourire calme et impersonnel.

- Nous n'allons pas nous quitter comme ça, je suppose, dit-elle.

Il est désemparé mais répond à son sourire.

- Eh bien je vais voir où nous pourrions aller, dit-il. Je viendrai vous chercher ici.

Elle fait mine de partir mais se retourne au bout de quelques pas.

- Je déteste les endroits sombres, dit-elle.
- Ne vous inquiétez pas. Je pense que nous nous entendrons.

@@@@

Elle regarde la maison, la table de jardin, la campagne lointaine, au fond de la vallée, qui semble dormir sous la végétation obscure. Elle vient d'allumer une cigarette et concentre son

attention sur les bouffées d'air sec et brûlant qui commencent à accélérer les battements de son cœur. Elle a faim, sans y penser, sans avoir envie de manger. Elle essaie de comprendre pourquoi elle est en train d'attendre un homme qu'elle connaît à peine, et y renonce tout de suite, envahie par une perplexité familière et insondable. Elle se sent presque minérale ; elle sait que ces lieux la posséderont bientôt. Aucun sentiment, pourtant, ne vient animer cette certitude claire et froide comme le cristal.

Elle entend des pas dans l'allée, et se prend à sourire. La silhouette fatiguée qui apparaît lui inspire une tendresse bizarre, indifférente et presque esthétique. Il se dirige vers la table, y pose une bouteille de vin blanc, rentre un instant dans la maison, revient avec deux verres et un tire-bouchon. Il ne la regarde que lorsque le premier verre est plein.

- Vous aimez le vin blanc, n'est-ce pas ?

Elle vient s'asseoir en face de lui.

- Oui. Et je déteste le vin rouge.
- C'est curieux.
- Je n'aime pas le vin rouge, ni les endroits sombres, et je ne voudrais pas mourir la nuit.
- Mourir la nuit... Je n'y avais jamais pensé.

Elle boit une gorgée de vin.

- Je voudrais mourir par un jour de lumière violente.
- Devant quelqu'un ?
- Non. Peu importe... Y a-t-il quelque chose de plus désespérément inutile que la présence de quelqu'un qui va continuer à vivre, lorsqu'on va mourir ?

Il a un bref instant de silence.

- Vous avez très peur de mourir ?

Elle sourit.

- Oui.
- Pourtant, vous n'aimez pas la vie.

- Ca n'a rien à voir.
- Vraiment ?
- Avez-vous peur de mourir, vous ?
- J'y pense rarement. Ou bien c'est purement intellectuel. Je ne ressens jamais l'imminence de la mort.
- Donc, vous n'avez pas peur, et cependant vous aimez la vie.
- Vous avez raison, ma remarque était stupide.

Elle regrette d'avoir parlé avec cette détermination arrogante.

- Non, elle ne l'était pas. C'est juste que vous n'êtes pas habitué aux gens névrosés.

Elle voit son visage se détendre, et remarque qu'il fait un effort considérable pour rester dans le ton de la conversation. Elle mesure la distance qui les sépare en songeant à l'amour qu'elle porte à ces échanges de mots difficiles, récalcitrants. Tandis qu'il se remet à parler, elle éprouve envers lui un sentiment confus de reconnaissance.

- Je crois qu'en vérité, je n'ai pas l'habitude des gens en général.
- Les gens ne vous intéressent pas ?
- Si. Mais je reste toujours à la surface. A la surface de leurs discours et de leurs attitudes. Le reste m'est étranger.
- C'est peut-être mieux comme ça. Moi, je me suis abîmée dans les autres. Chaque personne aura été pour moi comme une chute.
- Vous parlez comme si vous ne vous en étiez jamais relevée.
- On ne se relève pas. On tombe chaque fois un peu plus bas.

Il a un petit rire nerveux.

- Comment pouvez-vous être aussi pessimiste ? N'avez-vous pas trouvé ce que vous cherchiez ?

Elle regarde à côté de lui, dans le vide.

- Je cherchais peut-être à tomber.

Il a peur de la voir s'altérer comme ce matin, à l'hôtel. Il fait le souhait inutile de n'avoir plus jamais à soutenir le spectacle d'une telle douleur. Elle se reprend, cependant, et le regarde. Il est surpris de voir ses yeux gris, qui semblaient voués à exprimer une énigme immense et marine, refléter une joie simple, presque banale, enfantine.

– Excellent, ce petit vin, dit-elle.

Il lui sourit, incapable de savoir si tout son visage est en train de mentir, ou si elle vient réellement de passer d'un état de désespérance mortelle à un état de légère insouciance.

– C'est curieux, dit-il. Je me pose à votre sujet des questions que je ne me suis jamais posées au sujet de personne.

Elle a un sourire flatté, charmant, qui met tout à coup dans ses traits quelque chose d'essentiellement féminin. Il se rend compte à cet instant qu'elle est belle, plus belle sans doute qu'aucune des filles qu'il a eues.

– Vous êtes sans doute la première personne que je n'essaie pas d'interpréter, dit-elle en riant.

@@@@@

Elle a l'impression qu'ils marchent depuis longtemps déjà, mais n'éprouve pas de fatigue. Elle boit des yeux les longues coulées de lumière verte parmi les ombres. Elle essaie de distinguer, parmi les odeurs de la terre et des arbres, le parfum transparent d'une eau qu'elle entend couler. Elle se sent, comme toutes les fois qu'elle marche dans une forêt, à la fois tremblante et émerveillée par la splendeur végétale. Elle ne parle pas et paraît ne pas avoir conscience de sa présence, derrière elle.

Lui fixe depuis un long moment les drapés changeants de sa robe noire, si légère et si mouvante qu'elle semble n'être qu'une nappe d'eau sombre liée à son corps par un sortilège. Alors même que cette marche errante, interminable, les a absorbés tous deux dans une hallucination lucide, il reprend ses esprits soudainement, au cri singulièrement humain d'un oiseau au-dessus d'eux.

– Savez-vous où nous sommes ? demande-t-il.

L'inquiétude de sa voix hésitante la ramène elle aussi à la réalité.

- Non, je l'ignore.
- Savez-vous au moins comment revenir sur nos pas ?
- Non. Comment le saurais-je ?

Il s'arrête de marcher et elle ne peut s'empêcher de rire lorsqu'elle comprend qu'il a peur.

- Il va bientôt faire nuit, dit-elle en regardant sa montre, sans arrêter de rire.

Il lui adresse un regard métallique, aussitôt adouci par un sourire tendu, qui trahit en même temps le malaise auquel il est en proie et la honte qu'il en ressent face à sa dérision gracieuse, souveraine.

- Nous pouvons essayer de retourner en arrière, dit-elle.

@@@@@@

La maison prend, dans la lumière crépusculaire, et tandis que leurs pas épuisés les dirigent machinalement vers elle, une dimension majestueuse et fantômale.

- Comment avez-vous trouvé cette maison ? demande-t-elle.

Sa voix, renaissant comme lavée après des heures de silence, semble surgir d'un état de conscience originaire, d'une pureté absolue.

- Peu importe, répond-il doucement.

Elle se retourne vers lui en lui souriant avec une bienveillance irréaliste ; et ce sourire lui rappelle tout à coup une image de fée qu'il regardait sans cesse dans un vieux livre d'enfant.

L'intérieur de la maison est infusé d'une odeur lourde de vieux bois et d'absence. Cette odeur, qui leur rappelle à tout instant qu'ils ont échoué ici par hasard, étrangers l'un à l'autre, confrontés à l'altérité abrupte d'un décor trop grand et presque hostile, se noie peu à peu dans l'odeur vivante et triviale, chargée de gaieté, du dîner en train de cuire.

Ils ont mangé sans se parler, l'un en face de l'autre, comme s'ils se trouvaient encore dans le compartiment anonyme du train qui les emportait. Elle aimerait qu'il se mette à parler, incertaine de ce qu'il veut.

- Vous regrettez d'être parti ? finit-elle par demander.

Il la regarde avec gravité, comme s'il s'attendait à cette question, ou plus exactement comme s'il venait de se la poser lui-même.

- Je ne sais pas.
- Vous êtes fatigué, dit-elle. Fatigué parce que vous n'êtes pas habitué à la disponibilité illimitée des gens qui sont partis.
- C'est un état difficile à vivre.

Elle sourit, et il lit dans son sourire la supériorité discrète, modeste, de ceux qui savent.

- Comment pouvez-vous vivre ainsi sans cesse ? reprend-il.
- Pas sans cesse. Cela faisait presque un an que cela ne m'était pas arrivé.
- Vous semblez y être habituée, tout au moins.
- Oui, si tant est qu'on puisse s'habituer à une étrangeté toujours renouvelée et toujours incompréhensible. J'ai désappris à poser des repères, disons. Et j'ai appris à évoluer dans le vide. Mais ne croyez pas que tout soit si simple. Il ne s'agit pas d'un savoir stable.

Il l'a écoutée avec une attention intense, et bien qu'elle n'ait parlé que très peu de temps, il a l'impression d'avoir reçu d'elle un message plus indélébile que d'aucune autre personne dans sa vie.

- J'ai le sentiment de ne rien étreindre, dit-il.
- Ce n'est pas le pire, murmure-t-elle.
- J'ai le sentiment de n'avoir jamais rien étreint, et de me retrouver plus nu que si je l'avais toujours su.

Elle le dévisage un long moment, immensément soulagée de l'entendre prononcer ces mots, de reconnaître dans son intonation l'égaré frissonnant, fébrile, qu'elle surprend parfois dans sa propre voix.

- Excusez-moi pour tout à l'heure.

Il fronce les sourcils dans une attitude posée et artificielle.

- Dans la forêt, reprend-elle. Lorsque nous nous sommes – ou plutôt lorsque vous vous êtes – rendu compte que nous étions perdus.

- Pourquoi vous excuser ? demande-t-il.
- Parce que je vous ai blessé.
- Vous ne m'avez blessé que parce que j'ai été ridicule.
- Non, dit-elle. Vous aviez raison d'être inquiet.
- Je n'avais pas raison, puisqu'il ne nous est rien arrivé. Je me raccrochais à ce que vous appelez des repères.
- Mais ce n'était pas ridicule.
- Disons, dérisoire.

Ils se mettent à rire, pour la première fois tous les deux de la même chose, et le bruit de leurs voix semble vaincre enfin la masse obscure de la maison vide. Cet instant triomphant s'écroule cependant aussitôt, et les laisse, silencieux, avec l'angoisse de devoir le renouveler coûte que coûte, comme une soudaine et éphémère explosion de lumière laissant derrière elle une traînée de clartés qu'il faudrait préserver de l'évanescence.

Elle se sent revenir insensiblement dans le lieu de l'espoir et de la peur, et détourne les yeux des siens, brutalement. Lorsqu'il trouve à nouveau la connivence de son regard, c'est pour se retrouver soudain face à une porte fermée.

- Qu'y a-t-il ? demande-t-il.
- Rien, dit-elle. Je vais dormir, tout simplement.

L'envie qu'il a de la retenir s'étrangle d'elle-même au choc de ces mots définitifs. Il la regarde, sans la voir, s'éloigner et disparaître de la pièce, et la force du silence dans lequel elle s'est engouffrée comme en un labyrinthe le fait douter, un instant, de sa réalité. Il hésite à l'appeler, et se souvient qu'il ne connaît pas son nom. Ce n'est qu'après avoir fixé pendant de longues minutes la chaise qu'elle vient de quitter, qu'il se sent à nouveau capable de bouger, et se lève.

La nuit se passe lentement, entrecoupée de réveils brusques et moûtes, de fracas lointains et

d'angoisses diffuses. Tard dans la matinée, lorsqu'il entend la porte s'ouvrir, il ne s'éveille pas tout de suite et poursuit son rêve en y intégrant le bruit inattendu, si bien que lorsqu'il rouvre les yeux et la voit, il ne sait pas très bien dans quel monde il se trouve.

Il a le visage légèrement gonflé, et le regard vitreux.

- Vous avez une tête de bébé sortant de sa sieste, dit-elle en riant.

Il se lève à demi, se passe les mains, plusieurs fois, sur le visage, et finit par comprendre la situation.

- Bonjour, dit-il.

- Bonjour.

Elle reste immobile sur le pas de la porte.

- J'espère que vous ne m'en voulez pas trop de vous avoir réveillé.

Il la considère avec surprise.

- Je commençais à m'ennuyer, sans vous, reprend-elle. Et puis, le petit déjeuner est prêt.

Il hoche la tête en souriant.

- Vous commencent à vous ennuyer sans moi ? répète-t-il.

- Oui.

Il remarque à cet instant qu'elle a dû se lever depuis longtemps, parce qu'elle est habillée et coiffée.

Elle porte une robe bleu-sombre, et des bijoux en argent tout autour de ses mains et de son cou. Son visage paraît ce matin plus jeune que les autres jours. Elle sourit.

- Votre robe est très belle, dit-il.

Elle est sortie, presque en glissant, avec un air amusé. Il l'entend descendre les escaliers en sautillant et reste un moment perplexe, assis sur son lit, incapable de comprendre la cohérence de tous les détails qu'il observe en elle qu'il traque, qu'il arrache, qu'il viole à chaque instant. Il se rappelle qu'elle lui a dit quelque chose avant qu'il ne s'éveille vraiment, mais ne peut se rappeler quoi. Il se lève, va jusqu'au lavabo, fait couler un filet d'eau glacée et surprend son propre visage dans le miroir.

« Vous avez une tête de bébé sortant de sa sieste ».

L'eau froide sur sa peau chasse les dernières tiédeurs du sommeil, ainsi que les angoisses enfiévrées de la nuit.

La cuisine est ensoleillée, inondée d'une lumière jaune et gaie. Elle est en train de verser du café dans les bols, et il s'attache à contempler l'une de ses mains, chargée d'une bague lourde et ciselée. Cette main si fine, à la lisière de la maigreur, et comme enchaînée à la matière par le bijou, lui paraît investie d'une puissance occulte, insondable, comme ces mains de prêtresses ou de sybilles dans lesquelles chaque objet revêt une dimension magique.

– Vous jouez du piano ? Demande-t-il.

Elle sursaute très légèrement, surprise dans ses gestes quotidiens par une présence qu'elle n'avait pas sentie.

– J'en jouais, dit-elle. Mais cela fait longtemps que je n'en ai pas joué.

Elle pose la cafetière.

– Comment le savez-vous ?

– Je ne le savais pas, dit-il. Je regardais vos mains.

Elle les regarde à son tour, dans un geste absurde.

– N'aurais-je pas pu jouer d'un autre instrument ?

– Non.

Elle s'installe à la table et l'invite à s'asseoir en face d'elle.

– Vous voulez du sucre ?

Il la regarde avec une insistance ludique.

– Vous voulez du sucre ? répète-t-elle en souriant.

– C'est à vous de le deviner. Nous habitons ici tous les deux, nous prenons nos repas, nous nous promenons ensemble ; vous venez me réveiller le matin lorsque vous commencez à vous ennuyer. Vous devez donc savoir si je prends ou non du sucre dans mon café.

Elle hésite une seconde avant de rentrer dans son jeu.

- Précisément, dit-elle. Parfois vous en prenez, et parfois vous n'en prenez pas. C'est pourquoi je vous posais la question.

Il sourit en la regardant.

- C'est bon, vous avez gagné.
- Vous voulez du sucre ? répète-t-elle encore, avec la même intonation, exactement, que tout à l'heure.
- Volontiers.

Elle baisse les yeux et commence à manger ses tartines, calmement. Au bout d'un temps assez long, elle se rend compte qu'il ne mange pas et qu'il la regarde.

- Vous n'avez pas faim ? Demande-t-elle.
- Ce n'est pas ça.
- Qu'est-ce, alors ?
- Rien, c'est idiot.
- Peu importe, dites toujours.
- C'est que... je ne comprends pas.
- Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?
- Vous. Cette maison, cette scène, cette lumière. Je ne comprends pas, et ça me gêne.
- Oh.

Elle continue à manger, silencieusement. Il l'imite, sans trop savoir quoi dire. Il songe qu'elle est sans doute la seule personne capable de le tirer de son sentiment d'égarement.

- Pensez-vous qu'il y ait vraiment quelque chose à comprendre ? dit-elle.
- Je ne sais pas.
- Est-ce que vous voulez quelque chose de particulier ?
- Non.

- Est-ce que vous voulez rentrer chez vous ? ajoute-t-elle après un silence.
- Je n'y pensais même pas.
- C'est juste ce petit déjeuner dans une cuisine inconnue, en face d'une femme inconnue ?
- Pas inconnue.

Elle lève les yeux sur lui et il sent qu'elle attend qu'il ajoute quelque chose.

- Pas inconnue, répète-t-il. Déconcertante.

@@@@

Il vient de partir et elle se tient debout dans sa chambre, figée. La fenêtre est ouverte, et le paysage serein qu'elle fixe depuis des secondes interminables lui apparaît comme une injure. Tant de lumière et de couleurs auraient dû se ternir avec son départ. Elle se sent seule et flétrie dans un espace heureux, incapable d'y prendre plaisir. La paralysie cesse cependant, au bout de quelques minutes. Elle arrête de regarder par la fenêtre et tourne les yeux vers un immense miroir suspendu au-dessus de la cheminée. Une femme en bleu, chargée de bijoux, se tient devant elle et la regarde depuis l'autre côté. Elle cherche longtemps à discerner dans son regard minéral la trace, fût-elle infime, d'une émotion. Mais elle n'y parvient pas et se perd dans sa propre contemplation, fascinée comme par une excroissance absurde, une chose hermétique et étanche posée soudain devant ses yeux – incompréhensible.

Elle est sortie de sa chambre et revisite, une à une, toutes les pièces de la maison. Puis elle sort dans le jardin. Il y a dans l'air des parfums mêlés de plantes ; elle se souvient du cours d'eau qu'elle avait cherché en vain dans la forêt. Elle se demande s'il rentrera, et s'étonne de ce que cette question soit la première qu'elle formule depuis son départ. Elle repense, alors, comme pour exorciser, anéantir la nouvelle attraction qui semble l'aspirer vers une nouvelle chute, à l'homme qu'elle aimait, là-bas, et qui ne l'aimait pas. Elle se force à aligner, l'un après l'autre, tous les souvenirs capables de la faire souffrir. Son écriture, sa voix, ses mains, ses habits, ses cheveux. Elle s'imprègne de son image jusqu'à croire en sa présence, jusqu'à ce que son envie de l'appeler et de le toucher devienne insupportable. Puis elle se remémore, lentement, cruellement, leur dernière

entrevue.

- S'il te plaît, n'en fais pas une histoire, avait-il dit. Je ne t'ai jamais rien promis, et tu savais très bien qu'un jour je partirais.

Elle avait baissé la tête, à ces mots, et s'était mise à rire. A gorge déployée, renversée, défigurée, hystérique. Il avait passé la porte et...

Ce n'est plus la peine de continuer. Elle a recouvré l'indifférence infinie qu'elle était en train de perdre. Elle jette un regard à la maison, sourit vaguement, et descend l'allée. Elle a besoin de voir des gens, de les entendre parler, comme à chaque fois qu'elle vient de traverser la douleur.

Il n'y a quasiment que des hommes au café de la place, et son entrée provoque un bref silence. Elle ne regarde pas autour d'elle, et s'assied à la première table libre, à peine consciente de ses gestes.

- Qu'est-ce que vous prendrez, Madame ?

Elle lève la tête. L'homme a des yeux très bleus, enterrés sous les plis de sa peau ravinée.

- Un verre de vin, dit-elle.
- Un bordeaux ?
- Non. Un rosé de Provence, s'il vous plaît.
- A votre guise.

Il s'éloigne et lui apporte le verre quelques instants plus tard. Elle s'en saisit avec une rapidité avide, et diffère cependant le moment de boire, absorbée par le brouillard sonore qui entre dans sa tête.

- Quand est-ce qu'il a disparu ?
- Avant hier soir.
- Et le père est sûr que c'est pas une fugue ?
- Bah ! Tu connaissais le gamin, il n'aurait jamais fait ça.

Une autre voix, aussi grave que les premières, vient se joindre à elles.

- Qui ça ?

- Le fils de Jean.
- Il a disparu ?
- Oui, dans la forêt, avant-hier soir.
- Moi je vous dis que cette forêt est maléfique. Ca va faire trois gamins qu'on perd en deux ans.

Elle fixe son verre et se met à le boire, d'un trait, nerveusement.

- A mon avis c'est pas la peine de faire une battue. On ne le retrouvera pas.
- C'est vrai qu'on n'a jamais retrouvé les deux autres.
- Maléfique, je vous dis. Faut interdire aux gosses d'y aller jouer.
- Excusez-moi...

Elle n'a pas réfléchi avant de parler, mais il est trop tard pour rebrousser chemin. Les trois hommes près d'elle la regardent avec une surprise méfiante.

- Excusez-moi, reprend-elle, mais je vous ai entendus parler et... Il est facile de se perdre, dans cette forêt ?

Le plus petit des trois hommes, qui doit aussi être le plus vieux, prend la parole en premier.

- Ah ça, ma petite dame, quand on n'est pas du coin et qu'on y va trop profond, il est bien rare qu'on en revienne.

- Je ne vous conseille pas d'y aller seule, hasarde un autre, beaucoup plus jeune, qui l'observe depuis tout à l'heure avec une certaine insistance.
- A moins que vous ne soyez un peu sorcière, dit en riant le troisième.

Ses compagnons éclatent de rire, et tournent la tête de l'autre côté, comme si cette plaisanterie devait former une chute à la conversation.

Elle sort de sa poche quelques pièces qu'elle ne compte même pas, les laisse sur la table et sort précipitamment. Sans bien savoir pourquoi, elle court pour rentrer à la maison. Le jardin vide et tranquille n'a pas changé d'un pouce depuis tout à l'heure. Elle se met à souhaiter intensément, comme si sa propre vie en dépendait, qu'il soit déjà rentré. Et lorsqu'elle le voit attablé dans la

cuisine, elle s'immobilise, le souffle coupé.

- Qu'est-ce qui vous arrive ?

Elle s'assied ; il l'écoute reprendre son souffle, qui prend dans le silence une dimension ambiguë.

- Rien, murmure-t-elle.

Il regarde sa main abandonnée sur la table comme un objet. Il pose sa main dessus, avec une douceur hésitante. Elle regarde cette main qui recouvre la sienne, cette main trop grande, trop lourde, étrangère. Elle se dégage lentement et le regarde maintenant avec une tristesse qu'il ne comprend pas.

- Ce n'est pas la peine, dit-elle.
- Pourquoi ?
- Après il serait trop tard.

Il hoche la tête dans un mouvement fatigué.

- Il serait trop tard, répète-t-elle. Je me mettrais à vous aimer.

Il éclate d'un rire froid.

- Vous ne comprenez pas, dit-elle.
- Non, excusez-moi.
- Mais pourquoi est-ce que je me mettrais à vous aimer ? A aimer votre façon de marcher, et de manger, et de dormir ? Pourquoi est-ce que je m'attacherais encore une fois à ces choses qui ne m'appartiennent pas, qui ne pourront jamais m'appartenir ? Il viendrait un jour où vous partiriez. J'en ai assez, vous comprenez ? Je ne veux pas me perdre encore une fois. Je ne veux pas devenir folle.

Il regarde ailleurs. Il sait que s'il lève les yeux sur elle, le désir l'envahira comme une nausée.

- Il est déjà trop tard, dit-il sourdement.
- Non.
- Pour vous peut-être.

Elle se sent si coupable en cet instant qu'elle se jure de se laisser faire s'il l'effleure encore, tout de

suite. Mais il ne le fait pas.

- Nous nous connaissons à peine, dit-elle. Il est encore temps de nous quitter. Indemnes.

Trop tard. Il l'a regardée, et il n'aurait pas dû. Cette puissance inutile, déferlante – et devant lui le visage enténébré d'une femme sur le point de pleurer. Elle ne peut pas soutenir ce regard chargé de désir et de douleur. Elle baisse la tête.

- Je vous en prie, dit-elle. Je vous en prie, laissez-moi partir.
- Comment vous retiendrais-je ?

Sa voix est devenue blanche, vaincue.

- Vous êtes plus forte que moi, dit-il.

Elle se lève, et entrevoit dans une fulgurance le désastre qu'elle vient de créer de toutes pièces. Elle ressent le besoin atroce de s'en justifier, mais se tait. Elle a monté l'escalier, et il demeure, prostré, sans conscience du temps, jusqu'à ce qu'elle redescende, vêtue de son manteau gris, tenant sa valise à la main droite. Elle se dirige vers la porte sans le regarder, mais il l'arrête.

- Peut-être que je ne vous aurais jamais quittée, dit-il.

Elle le regarde. Ses iris démesurément grands, parcourus de striures et de déchirements, semblent morts.

- Peut-être, dit-elle.

Il ne l'a pas entendue partir. Il ne pense à rien, les yeux cloués à une petite imperfection sur la surface de la table. La lumière a le temps de mourir, dehors, et les trains de disparaître, avant qu'il ne s'éveille de la torpeur morbide, hypnotique, dans laquelle il s'est enlisé.

Demain, une jeune fille souriante et bavarde sera assise en face de lui, dans le train. Elle lui parlera de ses études. Il ne l'écouterà pas, imaginant sans cesse un autre compartiment où une femme en robe bleue, dont il ne connaîtra jamais le nom, se force à lire un livre qu'elle n'arrive pas à finir.

Puis il arrivera chez lui. Il entrera dans son appartement, il débranchera son téléphone, et se

mettra à pleurer.

Le professeur

Elle soupira. Le train avait quelques minutes de retard, et, quoi qu'elle fit, il était désormais impossible qu'elle fût ponctuelle. Elle aurait pourtant voulu être à l'heure devant un homme tel que lui. En face d'elle un homme la regardait en songeant qu'elle devait être très jeune et qu'elle n'était pas pour lui. Les jambes croisées, figée dans une attente exaspérée, presque douloureuse, elle regardait sans le voir le paysage par la fenêtre. Elle faisait ce trajet quotidiennement, et il lui arrivait souvent de le trouver triste et sordide, mais aujourd'hui elle n'y songeait même pas. Elle essayait d'imaginer le moment où elle entrerait dans le café. Peut-être qu'il n'y serait pas.

Il y avait dans ce rendez-vous un arrière-fond trouble et incontrôlable, auquel elle se refusait de penser. Elle se demanda, rapidement, sans avoir le temps de se répondre, si elle lui eût écrit pour le revoir s'il n'avait pas été beau. Elle se demanda aussi, plus longuement, avec délectation, pourquoi il avait mis six mois à lui répondre. Elle chercha à compter le nombre d'années depuis lesquelles elle ne l'avait pas vu. Quatre seulement. Il ne devait pas avoir beaucoup changé depuis cette époque enfouie où il la préférait à toute sa classe de collègue. Des souvenirs agréables et lancinants lui revinrent en mémoire, se succédant sans cohérence comme dans un rêve. Le revoir était un événement étrange, presque miraculeux, dont elle n'arrivait pas à se persuader qu'elle l'avait créé de toutes pièces. Elle n'avait jamais cru être assez puissante pour que sa décision de le revoir naisse un jour à la réalité. Et elle se retrouvait dans ce train de banlieue qui arrivait en gare au milieu du quartier latin, de plus en plus incertaine, au bord du vertige. Dans quelques minutes, après avoir emprunté et traversé quelques rues, elle entrerait dans le café. Peut-être qu'il n'y serait pas.

Cela faisait longtemps qu'il n'était pas venu dans ce café. Il le trouvait inchangé mais constata avec une certaine tristesse qu'il ne connaissait plus les serveurs, ni les habitués. Elle devait arriver dans vingt minutes, maintenant. Il regarda le cendrier déjà presque plein et se rendit compte qu'il venait encore d'allumer une gitane. A une excessive rapidité de ses mains, ainsi qu'à une constriction pénible de la poitrine, il dut reconnaître qu'il était nerveux.

Cette idée ne lui déplaisait pas, d'ailleurs. Il n'avait pas l'habitude des rendez-vous, et celui-ci avait en outre une singularité dérangeante, un peu honteuse. Cette fille lui avait offert dans sa lettre l'accomplissement d'un fantasme qu'il n'aurait jamais osé formuler de lui-même. Il avait longuement hésité avant de lui répondre. Mais le souvenir de la petite fille qu'il avait connue quatre ans plus tôt avait finalement eu raison de ses réticences. Elle lui avait laissé, au terme d'une année, une impression profonde. Peut-être à cause de la gravité qui rayonnait de son corps, de ses gestes et de ses mots, même lorsqu'elle riait aux éclats, même lorsqu'elle se trompait. Il était si difficile de cerner en elle où s'arrêtait l'enfance... Il avait eu parfois l'impression de voir une adulte dans un corps d'emprunt – et l'instant d'après, à une remarque trop impertinente, à un sourire déplacé, à un aveu d'ignorance, il s'était souvenu que la personne qu'il avait en face de lui n'avait que douze ans. Et il lui en avait voulu, terriblement, comme si elle l'avait trahi. Il jouissait alors du regard sérieux et blessé qu'elle avait toujours pour lui lorsqu'elle se rendait compte qu'elle n'avait pas été à la hauteur. Il en jouissait avec une certaine méchanceté.

Mais elle n'avait plus douze ans, à présent. Elle devait en avoir seize. Il chercha, dans l'ensemble de ses connaissances, une jeune fille de seize ans, mais n'en trouva pas. Il aurait sans doute beaucoup de mal à la reconnaître. Il espéra qu'elle viendrait, le reconnaîtrait, et, surtout, qu'elle ne serait pas trop en retard.

La porte vitrée du café était grande ouverte. Elle remarqua à cet instant qu'il faisait beau. Le jour et la lumière s'engouffraient dans Paris, les murs et les trottoirs semblaient rajeunis par ce ciel lustral.

Elle passa le seuil de la porte, et s'immobilisa. L'angoisse qu'elle ressentait, si profonde, lui interdisait de bouger autre chose que les yeux. Il n'y avait pas beaucoup de monde dans le café. Elle reconnut une vieille femme qui venait chaque jour à midi prendre une tarte au citron et un verre de vin. Ses yeux passèrent sur elle très vite, comme sur une table ou une banquette. Des cris d'enfants sur la droite lui firent tourner les yeux à gauche.

C'était lui, sans doute, cet homme qui baissait la tête et qui semblait absorbé par la lecture d'un livre. Elle eût voulu demeurer quelques instants à le regarder à son insu, mais il leva la tête, presque aussitôt. A travers un obscurcissement, un épaississement indéfinissable de ses traits, elle reconnut son visage. Ses yeux très bleus qui semblaient sans cesse au bord de l'aveuglement.

Il se demanda si c'était elle, puis cette question s'évanouit comme si elle n'avait pas lieu d'être, car elle le regardait avec incertitude et insistance. Il songea que n'importe quel autre homme se serait levé, aurait fait un salut de la main, et aurait dit avec un large sourire : « Vous voilà enfin ! » Non. Il ne pouvait pas. Il ne pouvait que la regarder avec cette avidité malade.

Le regard qu'ils échangèrent dura trop longtemps. Elle avait oublié combien le regard de ces yeux clairs, presque transparents, pouvait être troublant. Elle se sentit perdue et tout à coup se reprit. Elle s'avança, un sourire aux lèvres, la main tendue.

Il fut soulagé de voir qu'elle s'avançait. Pourtant chaque pas qu'elle faisait détruisait un peu plus l'assurance qu'il croyait avoir. Elle était jolie, bien plus qu'il ne l'aurait imaginé. Et surtout, elle était achevée. Rien ne semblait manquer à l'apparence qu'elle offrait. Sa robe noire, courte, ses cheveux longs, détachés, son maquillage léger, les bagues qu'elle avait aux mains, le sac gris qu'elle portait, ses jambes, son sourire. Il eut du mal à avaler sa salive, et ne put se lever. Qu'elle eût seize ans ne l'aidait pas. Son antique paralysie devant les femmes, son obsessionnelle maladresse, son agressivité à peine voilée revenaient à la charge. C'était un homme que le désir rendait incohérent et haïssable. Il le savait, et eût donné en cet instant n'importe quoi pour être un autre.

– Bonjour, dit-elle en le dévisageant avec une douceur presque effrayée.

– Bonjour, dit-il.

Elle lui avait tendu la main, et il l'avait serrée bizarrement, comme si ce n'était que le simulacre, l'image d'un contact irréel.

Elle s'assit en face de lui. Il la regardait, interdit. Il ne la reconnaissait qu'à peine. Ses yeux, peut-être, ses yeux couleur d'écorce. Ses yeux dans lesquels on s'enlisait si facilement. Elle baissait la tête et cherchait quelque chose dans son sac, avec application. Elle releva les yeux, souriante, avec

un paquet de cigarettes.

- Vous avez seize ans ? demanda-t-il avec incrédulité.

Elle eut une seconde de silence avant de répondre. Une seconde où elle se demanda si cette incrédulité était théâtrale, ou si son air de veilleur surpris par un rêve était sincère.

- Tout juste, répondit-elle. J'ai eu seize ans début avril.

Il ne répondit pas, mais continua à la regarder avec un demi-sourire énigmatique dont elle ne parvint pas à cerner s'il était ironique ou envoûté.

- Vous avez beaucoup changé, dit-il. Je ne sais pas si je vous aurais reconnue.

Elle sourit à son tour, laissant passer la remarque. Elle se sentait nue sous ce regard persistant, et comprit que le plus difficile serait d'affronter le silence qu'il avait décidé d'observer, et que ses yeux chargeaient d'un désir lumineux, insupportable.

- Vous, non, dit-elle.

Elle eut un regard rapide sur les vêtements qu'il portait. Sa veste était très légèrement démodée, comme toujours.

- Alors, fit-il d'un ton délibérément superficiel, le français vous intéresse toujours autant ?

Elle fut soulagée de l'entendre poser cette question.

- Oui, bien sûr.
- Et que pensez-vous de la philosophie ?
- C'est une discipline bizarre, dit-elle d'un ton sérieux. Je préfère ne pas m'y perdre. Pourquoi ?

Il détourna enfin les yeux et se mit à regarder dans le vide. Le salut ne viendrait que par le discours, pensa-t-elle. L'étau se desserrait déjà un peu.

- J'ai toujours considéré la littérature comme quelque chose de mineur, dit-il avec lenteur.

Elle fut surprise, presque choquée par cette phrase, sans comprendre pourquoi.

- Pourquoi enseignez-vous le français, alors ? demanda t-elle d'une voix amusée.
- Oh ! C'est une longue histoire...

Il voulait se taire, encore. Il n'avait pas songé un seul instant qu'il lui faudrait parler de lui. Cette idée lui paraissait insolite et il y avait devant lui ce visage curieux, inquisiteur, qu'il serait difficile de ne pas satisfaire.

- Mes études furent longues et moins brillantes que celles que vous vous apprêtez à faire, ajouta-t-il après une pause.

Elle ne comprit pas exactement pourquoi il disait cela, mais sentit qu'il ne fallait pas insister.

- Cela vous arrive souvent, de revoir d'anciens élèves ?

Elle avait failli dire « anciennes » et mesura le gouffre qu'elle venait d'éviter.

- A vrai dire, c'est la première fois.

Il détourna la tête, très légèrement, comme à chaque fois qu'il allait ajouter quelque chose d'encore informulé.

- Vous êtes la seule, en tout cas, qui m'ait témoigné de si généreux remerciements.

Elle sourit, se souvenant que ces remerciements avaient été le seul prétexte qu'elle avait trouvé pour pouvoir lui écrire. En vérité, pensa-t-elle tout en souriant, il ne les méritait pas du tout. Ce n'était pas son enseignement qu'elle avait tant aimé ; c'était lui-même.

- C'est une situation particulière, dit-elle. Par exemple, je me demande si vous vous souvenez des mêmes choses que moi.
- J'ai des souvenirs assez précis de cette année là.
- Des souvenirs de quel ordre ?
- Je ne sais pas, des visages, quelques noms, des anecdotes.
- Vous ne vous souvenez pas des rédactions que vous nous aviez données ?
- Si. Particulièrement une, la première. La copie que vous m'aviez rendue m'avait beaucoup surpris.
- La première ? répéta-t-elle ne fronçant les sourcils.
- Oui, vous aviez fait une copie absurde, ajouta-t-il en replongeant son regard dans le sien.
- Je vous remercie, dit-elle en riant. Je ne m'en souviens pas du tout.

Elle n'arrivait plus à soutenir son regard plus de quelques secondes. Elle ouvrit son paquet de cigarettes, d'une main légèrement tremblante, et baissa les yeux pour en allumer une. Il la regardait toujours – ses yeux baissés, sa main tremblante – et remarqua qu'il y avait dans sa manière de fumer des restes de nymphescence. Son sourire s'accentua un peu plus sans qu'elle le remarquât.

- Moi je me souviens d'un sujet que vous aviez donné à la fin de l'année, dit-elle en relevant la tête.

La sérénité subite de sa voix, qui contrastait si violemment avec les manières fiévreuses de ses mains, le tourmenta.

- C'était un sujet un peu spécial, continua-t-elle. Ma mère avait été choquée qu'on le donne à des enfants de quatrième.

Ce fut à son tour de froncer les sourcils. Leurs souvenirs ne coïncidaient pas.

- Il s'agissait d'écrire le dernier dialogue d'un mourant.

Il se demanda un instant si elle mentait, mais les mots qu'elle venait de prononcer lui étaient vaguement familiers.

- Je vous ai donné ça ?

- Oui, oui. Vous avez donné ça. Vous avez même mis 17 à une fille qui avait écrit un tissu de niaiseries. Son mourant était un jeune tuberculeux qui se lamentait devant un prêtre de ne plus pouvoir voir les couchers de soleil sur les lacs.

Il eut un petit rire, et se sentit mal à l'aise à cause du ton familier et ironique qu'elle venait de prendre. Il regarda ses mains, qui ne tremblaient plus.

- Et vous ? demanda-t-il. Qu'aviez-vous fait ?

- Un malade, sur son lit d'hôpital, qui discourait sur sa peur du néant.

Il semblait à la fois amusé et agacé par la réticence de sa propre mémoire.

- Et combien vous avais-je mis ? finit-il par demander.

- 14. Oh ! Je vous ai détesté, pendant quelques instants. Mais ensuite...

Elle s'arrêta de parler, tout à coup consciente de la signification de ce qu'elle allait dire.

- Ensuite?répéta-t-il comme s'il n'avait pas remarqué qu'elle ne voulait plus livrer la chute.
- Ensuite ?

Sa voix s'était rassérénée. Elle s'étonna de ce pouvoir qu'elle se découvrait – de cette capacité à dire des choses terriblement ambiguës tout en gardant un accent ludique, presque enfantin.

- Ensuite, comme à chaque fois que vous rendiez des copies, vous avez demandé aux gens qui ne comprenaient pas votre écriture de lever la main.

Il se souvenait à présent. Il se souvenait fort bien. Mais il n'en laissa rien paraître, anxieux de savoir comment elle formulerait les choses. Il n'avait pas pensé qu'elle ferait aussi directement allusion au caractère privilégié de leur relation, et sentit son désir gonfler comme un orgueil se gonfle d'un compliment.

- Beaucoup de mains se sont levées, comme d'habitude. Parce que votre écriture n'est pas clairement lisible.

Il ne s'attendait pas à cette remarque là. Elle lui parlait de son écriture maintenant. Allait-elle aussi lui parler de son visage, de ses yeux, de ses mains ?

- Je n'ai pas levé la main. J'étais déjà trop orgueilleuse. Mais vous êtes venu tout de même, avant d'aller voir tous les autres, pour... vous excuser.

Il éclata d'un rire faux.

- M'excuser de quoi ?

Elle ne répondit pas tout de suite, et le fixa avec une acuité qui lui fit comprendre qu'elle n'était pas dupe.

- Vous excuser, bien sûr, de ne m'avoir mis que quatorze. Parce que mon devoir, disiez-vous, était trop philosophique.

Sa dernière phrase était salvatrice. Elle permettait de feindre de raccrocher cette histoire à la brève conversation qu'ils avaient eue sur la philosophie. Il pensa, un court instant, à ne pas

saisir cette perche. Il eût été courageux de lui dire qu'en vérité il s'en souvenait très bien, et que s'il était venu pour s'excuser c'était parce qu'il ne supportait pas l'idée qu'elle pût lui en vouloir ou le mépriser. Mais il n'était pas et n'avait jamais été courageux.

- Trop philosophique... répéta-t-il. Comment ne pas vous « perdre » dans cette « discipline bizarre », attendu que vous philosophiez déjà avant de faire de la philosophie ?

Il se sentit satisfait de sa réplique. Elle eut un sourire amusé.

- Excellente pirouette, dit-elle en riant à demi.

Une petite voix indignée en elle la traitait d'ingénue perverse, mais elle ne l'écouta pas, envahie par le plaisir soudain d'être et d'apparaître.

- Et cette fille, à qui j'avais mis 17... Je m'en souviens maintenant. Vous la voyez toujours ?
- De loin en loin.
- C'était votre amie, si je me rappelle bien ?
- Oui, oui, parfaitement.
- Elle... elle sait que nous nous voyons en ce moment ?

Elle fut très surprise.

- Non, dit-elle. Pourquoi le saurait-elle ?
- Non, rien, dit-il en se sentant tout à coup ridicule. C'est une idée stupide.

Le serveur arriva au milieu de cette maigre confusion. Elle lui fit un grand sourire auquel il répondit par un clin d'oeil.

-Alors mademoiselle, c'est encore l'école ?

- Eh oui... Je voudrais un sirop d'orgeat, s'il vous plaît.

Il avait été étonné par l'échange de bons procédés qui avait eu lieu devant lui. Elle devait sans doute venir ici quotidiennement, et il l'avait amenée ici, croyant posséder un lieu qu'elle possédait plus encore que lui. Cette remarque lui causa une légère contrariété.

Il semblait perdu dans ses pensées. Elle éclata de rire.

- Que voulez-vous boire ?demanda-t-elle.

Il regarda la tasse de café vide qu'il avait devant lui.

- Un autre café, s'il vous plaît.
- Bien, Monsieur, dit le serveur.

Puis il disparut dans un autre clin d'oeil.

- A quoi pensiez-vous ? Demanda-t-elle.
- A quoi je pensais ? Mais cela ne vous regarde pas, que je sache.

Elle fut piquée. La distance un peu froide qu'il maintenait, presque impoliment, dans les mots, était rendue insupportable par l'expression ténace de ses yeux dévoreurs. Son désir-même semblait méprisant. Elle eut une brusque envie de partir.

Il remarqua le durcissement de son regard et en ressentit une douleur humiliante. Il s'efforça de lui faire un sourire amoureux. Elle rougit.

- Je détestais ce collègue, dit-elle nerveusement.
- Moi aussi.
- Que pensiez-vous des autres professeurs ?
- Ah... vous m'entraînez sur le chemin de la médisance...

Il réfléchit un instant.

- Il y en avait un que j'aimais bien, finit-il par dire. Un vieux professeur de français.

Elle l'avait eu pendant deux ans.

- Moi aussi je l'aimais bien, dit-elle. Il était un peu fou. Il s'amusait à monter sur les tables et à ouvrir nos parapluies pendant les interrogations.

Il rit.

- Ca ne m'étonne qu'à moitié, dit-il.

Le serveur arriva et posa silencieusement le verre et la tasse sur la table. Il était en train d'écraser une cigarette. Elle remarqua qu'il faisait d'abord tomber la braise, d'un geste sec, et qu'il l'enterrait ensuite sous la cendre. Il se dégageait de cette opération rituelle une odeur un peu suffocante. Elle n'osa rien dire et porta le verre à ses lèvres. Elle but tout d'un trait.

- Vous aviez soif, dit-il en souriant.

Elle acquiesca des yeux, puis tourna la tête vers la rue.

- Il fait un temps radieux, dit-elle.
- Vous voulez dire qu'il fait une chaleur insupportable !

Elle hocha la tête doucement.

- Vous avez un esprit extraordinairement négatif.

Il n'y avait rien à répondre. Ce qu'elle disait était tout à fait vrai. La conversation commençait à devenir pénible, poussive. Il ne voulait pas la voir partir, mais se sentait incapable de la retenir. Elle regardait toujours vers la rue, et il pensa qu'elle se sentait engoncée dans ce café enfumé où un ancien professeur était en train de décevoir son attente.

En vérité, elle était en train de se demander quel âge il pouvait avoir. La trentaine, à coup sûr, peut-être un peu dépassée. Elle pensait qu'elle détestait l'attitude des hommes de trente ans envers les jeunes filles. Elle se sentait envahie d'une colère triste.

Ils restèrent silencieux un trop long moment. Il aurait pu lui proposer de venir chez lui, sous je ne sais quel prétexte. Il n'habitait pas très loin. Mais la pensée qu'elle pût pénétrer dans son antre, qu'elle pût juger cela comme elle jugeait déjà tout le reste, lui fut désagréable.

- Vous faites du piano ? demanda-t-il soudainement.

Elle tressaillit légèrement.

- Comment le savez-vous ?
- L'autre jour, quand j'ai appelé chez vous et que vous n'étiez pas là, votre mère m'a dit que vous étiez à votre cours de piano.

Elle eut un sourire détendu.

- En somme, dit-il, vous êtes une jeune fille de seize ans qui joue du piano et qui aime les livres.

Son sourire se contracta.

- Non, dit-elle. J'ai seize ans, je joue du piano et j'aime les livres. C'est un peu différent.

Elle avait horreur qu'on l'étiquetât. Comment avait-il pu ne pas le deviner ?

- C'est vrai, c'est un peu différent. Mais cela revient au même.

Elle le regarda avec lassitude.

- Pour vous, oui, peut-être.

Elle tourna à nouveau la tête. Elle fuyait maintenant son regard avec une systématique blessante. Ses mains pinaotaient machinalement sur la table. Il se sentit indiciblement seul. Il eût été facile de poser sa main sur cette petite main blanche et baguée qui s'agitait absurdement. Facile pour un autre, mais pas pour lui.

- Qu'attendiez-vous de moi ? dit-il au bout d'un silence assez long.

Sa voix s'était légèrement altérée.

- Je n'attendais rien de spécial, dit-elle avec une voix qui pour la première fois ne semblait revêtue d'aucun artifice. Je pensais que nous pourrions parler amicalement.

« Amicalement », se répéta-t-il avec un dégoût empreint de tristesse. Amicalement. C'était sans doute pour paraître plus amicale qu'elle était si parfaitement apprêtée. C'était sans doute aussi par amitié qu'elle jouait à le provoquer. Par amitié qu'elle lui avait écrit pour le revoir. Il détesta tout à coup toutes les jeunes filles de la Terre.

- Vous êtes d'une mauvaise foi attristante, dit-il avec mépris. Vous savez pertinemment qu'aucune amitié n'est possible entre un homme de mon âge et une jeune fille du vôtre.

Elle se tourna à nouveau vers lui. Ses yeux végétaux étaient devenus minéraux. Il y avait dans leur expression une cruauté infinie, imitoyable.

- Bien sûr, je suis de mauvaise foi. Que vouliez-vous que je réponde à votre question ?
- Rien, dit-il en haussant la voix. Rien du tout. Ce que vous pouvez dire m'indiffère totalement.

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux mais les força à refluer et soutint les yeux clairs qui avaient déjà basculé du désir dans la violence.

- Je suis désolée, dit-elle. Je n'aurais pas dû vous écrire.

Elle se détourna vivement et appela de la main et d'un sourire forcé le serveur.

- Combien vous dois-je ?

Le serveur fit mine de se gratter la tête.

- Seize francs.

Elle chercha, sans un regard pour l'homme qui se consumait de honte et de haine en face d'elle, son petit porte-monnaie rouge. Elle avait la chance d'avoir le compte exact.

Le serveur encaissa la monnaie et se tourna vers lui.

- Je paierai tout à l'heure, murmura-t-il.

Elle se leva, toujours sans le regarder, rangea ses cigarettes et son briquet, et le regarda enfin.

- Ravie de vous avoir revu, dit-elle sèchement. Au-revoir.

Il n'eut pas le temps de répondre. Elle s'était déjà retournée ; elle se dirigeait déjà vers la rue où la lumière continuait à pleuvoir.

Quand elle eut disparu de l'horizon, il songea avec une amertume nauséuse qu'il venait d'effleurer, sans parvenir à l'étreindre, quelque chose qui aurait pu devenir une passion. Il se sentait vidé ; étreint par un soulagement lâche. Il sortit de sa poche la lettre qu'elle lui avait envoyée. Son écriture, à elle, était lisible. Trop, peut-être. C'était une lettre maladroite, un peu ridicule, un peu ampoulée. Il se sentit envahi par une satisfaction mesquine en relevant une faute d'accord qu'il n'avait pas remarquée.

Puis il la rangea, et resta immobile quelques minutes, en imaginant son corps nu.

Eros et Thanatos

La femme est très jeune. Jeune comme une jeune fille, mais ce n'est pas une jeune fille. Elle marche, légèrement incommodée par la perruque blonde qu'elle porte, et qu'elle est la seule à remarquer. Il y a quelque chose de métallique dans sa beauté – l'éclat, la froideur de l'acier.

L'homme a plus de cinquante ans. Il la voit marcher de loin, dans son territoire de chasse, et presse le pas. Il pense qu'elle est gracieuse. Il regarde ses jambes gantées de noir et se dit qu'il va les toucher.

Il s'arrête à sa hauteur.

– Mademoiselle ?

Quelque chose défaille dans ses traits à elle. Elle regarde l'homme et le reconnaît. Dans sa poche, sa main serre la lame de rasoir. Et puis son visage se métamorphose insensiblement. Elle reprend son allure de jeune fille. Lui ne la reconnaît pas.

– Oui ? demande-t-elle en s'arrêtant.

Il admire ses yeux confiants.

– Je suis photographe, explique-t-il. Vous êtes jolie, élégante, vous avez de l'allure. J'ai pensé que nous pourrions travailler ensemble.

Dans sa tête les mots résonnent avec une acuité douloureuse. Mais la surface de son visage reste lisse.

– Je ne sais pas, dit-elle en souriant.

– Ne vous inquiétez pas, dit-il. Il s'agirait juste de prendre quelques photos de mode, de la lingerie, si vous le désirez, mais je ne vous force pas. C'est assez bien payé, ce n'est pas contraignant... Vous seriez libre d'arrêter quand ça vous chante.

– Il faut que j'y réfléchisse, dit-elle. Vous pouvez me laisser vos coordonnées ?

Ce sont exactement les mots qu'elle a prononcés la première fois. Elle s'en souvient avec une précision effrayante.

– Bien sûr, bien sûr... Mais... Vous avez un quart d'heure à m'accorder ?

- Là, maintenant ?
- Oui, ce serait pour prendre vos mensurations et voir un peu comment vous êtes faite. Ce serait l'affaire d'un quart d'heure et ça nous ferait gagner du temps.

Elle se souvient qu'elle avait hésité la première fois, et qu'elle s'était dit : « Pourquoi pas ? »

- Pourquoi pas ? dit-elle.

L'homme avale sa salive. Il pourra bientôt toucher ses jambes, son ventre, son sexe.

- Suivez-moi, je connais un coin tranquille. Ce sera très rapide.

Elle lui emboîte le pas. Comme la première fois. Comme toutes les autres jeunes filles inconséquentes et désargentées qui sont tombées dans le même piège, qui lui ont emboîté le pas en se disant que la vie regorge de détours imprévisibles. A présent elle ne pense pas ; elle attend son heure.

- Comment tu t'appelles ?

Elle a envie de vomir mais esquisse un sourire. Elle avait répondu la première fois. Mais cette fois il ne saura pas son vrai nom.

- Clarisse, dit-elle.

Ils arrivent au pied d'un immeuble. Ils entrent dans le hall ; elle le suit, comme la première fois, dans un dédale d'escaliers et de couloirs. Il ouvre la porte de toilettes sordides et lui fait signe d'entrer.

- Il ne faut pas parler trop fort, dit-il à voix basse. Les gens pourraient s'imaginer des choses.

Elle le regarde. Dans la pénombre, elle s'est autorisée à cesser de sourire. Son visage est redevenu métallique. L'endroit est parfait – sale, laid, obscène. La lumière électrique fait renaître sur son visage la candeur abandonnée. Il ferme la porte à clé.

- J'espère que vous êtes bien photographe, dit-elle en riant à demi.

La première fois, elle s'en souvenait à s'en faire éclater le cerveau, l'homme avait éclaté de rire, avait haussé les épaules et lui avait dit d'un air bonhomme : « Ah, si vous n'êtes pas tranquille, je préfère que vous partiez tout de suite ». Elle s'était sentie rassurée par la voix de grand-père, elle

avait posé son sac, son foulard, son manteau, elle avait commencé à se déshabiller, comme chez le gynécologue, en se disant très fort qu'il était photographe, que c'était comme un médecin, qu'il regarderait son corps de manière professionnelle.

– Mais oui, je suis photographe, dit l'homme en se retournant.

Elle arrête le cours de son souvenir et le regarde en face. Il est répugnant. Il a les cheveux sales. Il lui inspire maintenant une véritable haine. Cela facilitera les choses. Elle prend l'air gêné ; il se demande si elle est naïve ou perverse, il n'en peut plus de ne pas la toucher.

Elle s'était déshabillée, il avait sorti un mètre pour la mesurer. Et puis... Et puis il y avait eu ses vieilles mains avides sur son petit corps blanc, ses mains lubriques, son air de fou, elle s'était écartée en le suppliant de partir, il avait...

– Allez, déshabille-toi, que je te voie un peu.

Elle se retourne. Il la voit de dos. Il ne remarque pas qu'elle glisse quelque chose dans sa bouche ; il n'est attentif qu'à ses jambes qui se dégagent, à la robe qui tombe, à la chute de reins. Il se dit qu'elle ne fait pas de manières, malgré son air innocent, cela lui donne envie de la brusquer. Quand elle se retourne, il ne voit tout d'abord pas la lame de rasoir qu'elle tient dans sa bouche. Il se rapproche, elle regarde avec fascination les mains qui se tendent vers elle ; elle reste un moment interdite devant ce désir révoltant ; elle pense qu'il va payer et fait passer d'un geste félin la lame de rasoir dans sa main.

C'est à cet instant qu'il s'en rend compte. Mais il ne comprend pas, d'abord, ce qui se passe. Il n'y a déjà plus cet éclair suintant dans ses yeux, ses yeux sont lavés peu à peu par la surprise et par la peur. Alors elle frappe. N'importe où, au visage, au cou. Lui ne crie pas, il saigne, il la voit démesurément belle, il s'écroule. Lorsque tout est fini, elle essuie la lame de rasoir, maniaque, pendant plusieurs minutes. Il y a beaucoup de sang, sur le cadavre, un sang bien rouge et bien onctueux. Elle se rhabille, lentement. Elle remet son foulard, reprend son sac. Elle regarde l'homme réduit à néant. Elle éprouve un grand calme, comme une marée montante. Elle retire sa perruque, qu'elle enfouit dans son sac. « Dent pour dent » murmure-t-elle.

Puis elle redescend dans la rue.

L'impondérable

Elle marchait devant lui depuis plusieurs heures déjà, et il se demandait s'il lui arrivait souvent de passer sa journée à errer dans les rues. D'habitude, les femmes se rendent compte qu'on les suit. Certaines se retournent dès le premier moment, comme averties par un sixième sens. Mais elle ne se retournait pas. Elle poursuivait sa route constellée de petites choses – elle s'attardait devant certaines vitrines, contemplait parfois un lieu ou un objet d'un visage sérieux, suivait des yeux certains passants, et jamais ceux auxquels il s'attendait.

Il avait d'abord été enchanté par sa démarche. Gracieuse et enfantine, dénuée de la moindre provocation. Elle marchait d'un pas très irrégulier, qui lui donnait l'air de danser ou de voleter. Voleter était le mot juste. Elle avait quelque chose qui la faisait ressembler aux créatures ailées, aux anges et aux papillons.

Il avait ensuite remarqué qu'elle chantonnait sans cesse, que parfois même elle parlait, longuement, avec agitation, et il avait aimé la façon dont elle se moquait des gens qui la dévisageaient – il avait aimé son rire, ses hochements de tête un peu maniérés, puis sa brusque indifférence et le recommencement de son discours inaudible. Il aurait donné cher pour entendre ce qu'elle disait. Il imaginait qu'elle se jouait une scène futile, ou qu'elle prononçait tout bas, à l'adresse du vent, des serments d'amour qu'elle n'avait jamais faits à personne.

Elle était jeune, sans doute. Peut-être moins qu'elle n'en avait l'air. Il était fatigué de la suivre, de n'apercevoir que de loin en loin son visage ; il connaissait par cœur le détail de ses boucles et la coupe de son manteau court. Pourtant il ne voulait pas l'abandonner, toutes ces heures où il n'avait pensé qu'à elle lui avaient donné envie de la connaître. Mais il est si ridicule d'aborder une femme dans la rue, et elle devait avoir un tel sens du ridicule.

Soudain elle s'arrêta, s'assit brusquement sur un banc. S'il continuait de marcher, il la perdrait pour toujours. En revanche, s'il s'arrêtait, elle le remarquerait et il ne saurait pas quoi faire.

– Excusez-moi...

C'était elle qui l'avait abordé, contre toute attente. Et sa voix était douce.

– Vous avez l'heure ?

Il se sentit rougir et regarda stupidement sa montre.

- Oui.
- Et quelle heure est-il ?
- 17heures 30.
- Merci.

Elle lui avait souri. Son sourire aussi était doux, et presque triste.

- Vous allez me trouver ridicule, commença-t-il.
- Pourquoi donc ?
- Parce que je vais vous demander quelque chose de ridicule.
- L'heure ? demanda-t-elle en riant. Il est 17h30.

Il rit aussi, de surprise et de gêne. Elle trouva son rire emprunté, mais aima son visage.

- Vous voulez prendre un café avec moi ?

Elle se leva.

- En effet, dit-elle, c'est un peu ridicule. Mais je suis fatiguée et je n'habite pas tout près d'ici...Je veux bien, assura-t-elle en voyant son air consterné.

Il se sentait atrocement mal, et ne put dire un mot avant d'être assis en face d'elle. Elle avait perdu son air de fée, et regardait par la vitre d'un air triste.

- En fait, dit-elle doucement, je n'ai pas très envie de prendre un café avec vous.

Il se maudit intérieurement.

- Si vous voulez partir, allez-y, dit-il.

Elle le regarda. Ses yeux qu'il avait imaginés innocents et mobiles, ses yeux étaient fixes et pensifs.

- C'est bizarre, dit-il. J'ai eu envie de parler avec vous en vous regardant marcher.

Elle baissa les yeux.

- Ai-je une démarche spéciale ?
- Oui, très spéciale.

- Comment est-elle ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

Il hésita.

- Sautillante, enfantine... Gracieuse.
- Adorable ? demanda-t-elle en le dévisageant presque méchamment.
- Oui, avoua-t-il en souriant.
- Je regrette, dit-elle sèchement. Je ne suis ni sautillante, ni enfantine, ni adorable. Ma démarche vous a trompé.
- Vraiment ?
- Vous le voyez bien.

Il voyait en effet devant lui une jeune fille aux traits tirés, dont le regard n'était pas jeune, mais immensément vieux.

- Je vous comprends, dit-elle. Les hommes font toujours la même méprise.
- Avec vous ?
- Je suppose que je ne suis pas la seule. Vous savez, je ne vous en veux pas, mais ce n'est pas la peine que vous me preniez pour ce que je ne suis pas. Les hommes aiment tant les femmes enfants.

Il se sentit personnellement blessé, comme s'il la connaissait depuis toujours.

- Vous n'êtes pas une femme enfant, dit-il pour lui faire plaisir, en songeant qu'elle l'était, mais qu'elle n'était peut-être pas que cela.
- Je ne sais pas, c'est ce que vous suggérez tout à l'heure.

Il comprenait quelle erreur il avait faite en lui parlant de sa démarche, mais se sentait incapable de la réparer. Sans doute aurait-il fallu lui parler de ses yeux étranges et de ses traits tirés. Elle faisait partie de celles qui se sentent violées lorsqu'on s'émerveille de leur grâce.

- Si vous ne m'aviez pas regardée marcher... commença-t-elle.
- Vous auriez pu faire semblant de ne jamais marcher ainsi.

Elle rougit. Cela encore était gracieux.

- Je ne suis comme ça que lorsque je suis seule, reprit-elle. D'ordinaire on ne sait jamais comment sont les gens quand ils sont seuls.
- Est-ce que c'est si grave ?
- Oui. Je n'aime pas les malentendus.

Il ne savait pas quoi répondre. Elle lui plaisait encore plus à présent, mille fois plus même que si elle avait eu les yeux innocents et mobiles. Mais il était trop difficile de lui expliquer que deux images différentes pouvaient se superposer, que sa grâce enfantine n'enlevait rien à son autre beauté, à celle de ses yeux de Cassandra et de ses traits tirés. Il avait pourtant une envie démesurée de le lui faire comprendre, car il savait que si elle ne le comprenait pas, elle refuserait de se laisser aimer.

- Vous réfléchissez trop sur vous-même, finit-il par dire. Et, paradoxalement, vous ne vous connaissez pas assez.

Elle fut surprise, le regarda avec effroi.

- Vous êtes orgueilleuse, et vous ne le savez même pas.

Il s'entendit prononcer ces mots d'une voix douce ; et elle se mit à pleurer. Il ne put s'empêcher de trouver beau d'avoir fait pleurer une fée qui ne se connaissait pas elle-même.

- Embrassez-moi, supplia-t-elle en reniflant.

Il s'exécuta sans réfléchir, et songea qu'il souffrirait beaucoup lorsqu'elle déciderait de le quitter.

Suite et Fin

Claire marchait à pas tranquilles dans l'allée. Une averse venait de se mettre à tomber, brusquement – une averse de mai, rapide et tiède, qui laisserait toutes les fleurs brillantes lorsqu'elle s'arrêterait tout à l'heure. Il y avait dans l'air humide des parfums mêlés, indiscernables, de terre mouillée, d'herbe fraîche et de printemps.

Claire leva les yeux, souriante, vers la maison. La fenêtre du salon était ouverte ; elle voyait Guillaume de dos, assis sur son fauteuil, qui lisait peut-être quelque chose. Des accords tristes de piano, qu'elle connaissait par cœur, arrivaient jusqu'à elle. Elle resta un moment sous la pluie, devant la fenêtre, à regarder Guillaume. Il était immobile et elle songea qu'en fait il ne lisait certainement pas. Il écoutait la musique, simplement, en rêvant. Elle s'arracha à sa contemplation, prise par le soudain désir de pénétrer dans le tableau.

Guillaume sourit lorsqu'elle entra.

– Tu es toute mouillée, dit-il.

Elle déposa son sac et vint s'asseoir sur le bras du fauteuil.

– Tu n'as pas entendu qu'il pleuvait ?

Il tourna la tête et resta quelques instants à regarder le jardin. Toutes les plantes semblaient animées d'un rayonnement subtil, presque imperceptible. La pluie était en train de s'arrêter.

Il la regarda à nouveau. Elle l'embrassa, doucement, et ne retira ses lèvres des siennes que lorsque le nocturne de Chopin s'achevait. Elle sentit une main effleurer son ventre et se demanda fugitivement si l'enfant ne viendrait pas tout détruire. Guillaume avait un visage grave et pensif, mais si serein. Elle serait heureuse s'il était heureux.

– Tiens, tu as reçu une lettre, dit-il.

Il regarda autour d'eux.

– Je l'ai mise sur la table, là.

Claire se leva, presque machinalement. Elle se rappelait une époque où chaque lettre était pour elle un événement capital. Elle saisit la longue enveloppe blanche avec indifférence, espérant qu'il ne s'agissait pas d'un faire-part de décès.

- Ce doit être quelqu'un qui t'a perdue de vue il y a longtemps, dit Guillaume. Il y a au moins trois adresses raturées par des mains différentes.

Elle essaya d'identifier la première écriture, noire, sous les ratures à l'encre bleue. Les battements de son cœur se firent plus rapides, et ses mains se mirent à trembler légèrement, lorsqu'elle la reconnut.

- Tu ne l'ouvres pas ? demanda Guillaume.

Sa voix qui venait de surgir, paisible et grave, était comme importune, anachronique. Claire le regarda avec stupeur. Elle dut le fixer pendant une interminable seconde avant de comprendre qui il était et ce qu'il lui demandait.

- Si, si, répondit-elle d'une voix blanche. Mais ça ne presse pas.

- Tu n'es pas curieuse de savoir qui c'est?demanda-t-il en se levant.

Il s'approchait d'elle, de la lettre, et Claire sentait combien il serait blasphématoire qu'il la prît dans ses mains. Elle déchira maladroitement l'enveloppe avec son pouce et fit semblant de lire les deux pages presque entièrement recouvertes de noir. Bien qu'elle ne cherchât pas à saisir le sens des mots qui s'accumulaient sur la feuille blanche, elle se sentait frappée, écrasée, par le poids d'une réminiscence trop brutale. Les majuscules démesurées, les jambages difformes, les lignes qui montaient et descendaient, se croisaient parfois, dans une impénétrable anarchie – chaque détail de sa vision brouillée semblait la faire reculer, de plus en plus irrémédiablement, dans le temps. Comme pour échapper à un pouvoir hypnotique, elle éloigna la lettre de ses yeux, d'un geste brusque. L'envoûtement prit fin.

Les battements de son cœur ralentirent, elle recouvra peu à peu le sentiment de la réalité. Le salon, la musique, le fauteuil, la silhouette de Guillaume en train de feuilleter le journal, à quelques pas, revinrent autour d'elle. Comme après un vertige ou une fièvre, elle sentit dans son dos une longue coulée de sueur froide. S'essuyant le front du revers de la main, elle s'assit sur une chaise et se mit à plier la lettre, machinalement, en quatre, puis en huit. Elle reprit conscience de ce qu'elle faisait lorsque le pliage devint trop difficile.

Elle tourna la tête vers Guillaume, et se sentit obscurément soulagée qu'il ne la regarde pas.

- C'est une amie du lycée, articula-t-elle.
- Comment s'appelle-t-elle ? demanda Guillaume sans lever les yeux.
- Marie.

Elle n'avait jamais connu de Marie et se demanda dans une fulgurance pourquoi elle avait choisi ce prénom. La lettre était toujours dans sa main, elle la sentait presque palpiter.

Elle se leva, hésitante.

- Je vais me changer, dit-elle. Mes habits sont mouillés ?

Guillaume la regarda et lui sourit. En sortant de la pièce, elle songea qu'il n'avait rien remarqué de l'effondrement qui s'était produit, silencieusement, auprès de lui. Les marches de l'escalier furent longues et pénibles à gravir. Arrivée en haut, dans la sécurité de la solitude, elle eut l'intuition que peut-être il vaudrait mieux jeter la lettre et ne jamais la lire. Mais une attraction étrange, presque irréprouvable, l'avait déjà fait déplier le papier.

@@@

Claire,

Je n'ai guère le droit de t'écrire mais j'aime les choses interdites et je crois qu'il n'est pas trop tard. J'essaie de me souvenir de la façon dont je t'ai quittée. Je ne me rappelle aucun détail, aucune phrase. Seulement une sensation de saleté et de tristesse ; ce n'était pas une belle fin.

Je suis parti loin, tu sais, plus loin finalement que je ne le voulais. Te raconter mes dernières années n'aurait pas de sens. On ne raconte pas des lumières, des sons, des langues, des sensations éparses. C'est comme si j'avais vécu dans une faille, un interstice. Cela va faire cinq mois que je suis revenu. Mon père est mort il y a trois ans. Quand je l'ai appris, quand ma mère me l'a dit, il y a cinq mois, j'ai eu honte de mon absence. Je n'imaginai pas qu'on puisse mourir derrière mon dos.

Tu es peut-être morte, aussi – insoutenable trahison.

Paris me semble fait de carton pâte. Le mouvement des gens et du temps m'épuise comme s'il me vidait de mon sang. Je crois que je n'aurais pas dû partir.

Je voudrais te revoir, dès que possible, demain. Si j'avais un peu de dignité je ne t'adresserais pas

cette prière. Tu dois vivre, toi, tu as toujours su. Moi je ne sais pas, et sans toi je n'apprendrai plus.

Samuel.

@@@

Le lendemain fut un dimanche. Guillaume avait toujours détesté les dimanches, depuis les pluvieuses réunions de famille de son enfance bourgeoise jusqu'aux longues heures vides et solitaires de sa jeunesse parisienne et désœuvrée. Il avait cessé de les détester, brusquement, le jour où il avait rencontré Claire. Guillaume pensait souvent à la façon dont il avait rencontré Claire. Cela n'avait été en fin de compte qu'un caprice du hasard. Un chemin qui ressemblait si fort à tous ceux qu'il avait déjà pris, et qui l'avait pourtant porté dans une dimension si nouvelle et si belle qu'il en éprouvait parfois une sorte de vertige. De tous les sacrifices qu'il se sentait prêt à faire, il n'avait eu à faire aucun. Elle était arrivée, simplement, et elle était restée, tout aussi simplement, comme si cela avait été dans l'ordre naturel des choses. Elle avait pris dans sa vie la place de la solitude, sans qu'il pût jamais comprendre par quel miracle, par quelle alchimie philosophale cela s'était produit.

Claire ne lui avait jamais dit qu'elle l'aimait. Elle dormait encore, les jambes repliées sur son ventre encore plat, un bras oublié sur la poitrine de Guillaume. Il sentait une mèche de ses cheveux dans son cou. Il resta, pendant de longues minutes immobiles, les yeux ouverts, à sonder la profondeur du silence qui les enveloppait. Puis il retira doucement le bras de Claire et essaya de se lever sans la réveiller. Elle ouvrit les yeux, les referma, puis les rouvrit dans un sourire. Claire souriait toujours lorsqu'elle s'éveillait.

– Rendors-toi, dit-il. Il est tôt.

Elle hocha la tête en baillant.

– On est dimanche? demanda-t-elle d'une voix sommeilleuse.

– Oui.

– Oh ! J'avais complètement oublié !

Elle s'était redressée brusquement, comme si la pensée qu'elle venait d'avoir l'avait réveillée.

- Quoi ?
- Il y a mes parents qui viennent dîner ce soir.

Guillaume eut un petit rire.

- Ce n'est pas dramatique.

Il enfila un peignoir et sortit de la chambre. Il aimait les matins, qui l'enivraient toujours du sentiment d'être vivant dans un monde neuf. Il aimait les matins et se sentait étreint, à certains soirs, par une angoisse crépusculaire, pendant laquelle il ne supportait que l'immobilité et la lancinante mélancolie des musiques slaves.

Claire ne se souvenait pas encore de la lettre qu'elle avait reçue hier. Sortant lentement d'un monde pour entrer dans un autre, à la lisière des rêves et de la réalité, son esprit ne saisissait encore que les piliers fondamentaux de sa vie quotidienne. Elle se rappelait de plus en plus précisément que quelque chose était arrivé, une chose à laquelle il allait falloir faire face. Elle s'attarda sur la pensée du dîner du soir, puis, brusquement, se souvint. Elle retomba couchée, comme une masse artificiellement maintenue droite. L'émotion vive de la veille était passée ; elle se sentait aujourd'hui investie d'un trouble plus calme et d'autant plus profond qu'elle se condamnait à le taire. L'envie lui vint d'en parler à Guillaume. Mais il lui faudrait alors renoncer à revoir Samuel, et elle en ressentait un désir maladif, empreint d'inquiétude et de curiosité. Huit ans avaient passé depuis son départ.

Elle était restée les deux premières années comme vidée d'elle-même. Terrassée par l'ennui, indifférente à son avenir, malade des souvenirs dont elle faisait une orgie incessante, elle avait porté le deuil d'un bonheur éclatant avec une rigueur suicidaire et mystique. Et puis la douleur avait perdu de sa force, insidieusement, comme une maladie qui s'éteint.

Elle vivait avec Guillaume depuis deux ans. Samuel lui était devenu peu à peu aussi lointain qu'un souvenir d'enfance.

Elle se leva, indécise, certaine de vouloir le revoir et certaine aussi de ne vouloir le revoir qu'une seule fois, mais sans parvenir à déchiffrer si elle était encore vulnérable à ses mots, à ses gestes, à sa beauté. Elle enfila une chemise, sans y penser, et se passa la main sur le ventre.

Pourquoi donc lui avait-il écrit quelques jours après qu'elle eut découvert sa grossesse ? Avait-il deviné, par-delà toute cette distance infranchissable, qu'il venait de la perdre pour de bon et pour la première fois ?

Elle avait menti naturellement hier, sans préméditation, presque innocemment. A l'idée de poursuivre ce mensonge, elle se sentit sale, et ravala sa honte comme on avale la dernière gorgée d'un breuvage amer, en se jurant de ne plus y porter les lèvres.

@@@

Guillaume déplaça lentement la tour noire.

– Echech et mat, dit-il.

Claire observa un moment l'échiquier.

– Mon roi est mort dans d'atroces souffrances, dit-elle en faisant basculer le roi blanc qui s'écroula dans un petit bruit sourd. Cela faisait au moins quinze coups qu'il était perdu.

Guillaume éclata de rire.

– C'est agréable de jouer aux échecs avec toi, dit-il.

Claire le regarda, amusée.

– Parce qu'on gagne toujours ?

Il continua à rire et se mit à ranger les pièces sur l'échiquier.

– On en refait une ? demanda-t-il.

– Il ne faut pas abuser des bonnes choses, dit Claire en se levant. Mes parents arrivent dans une heure.

Elle alluma la lampe qui répandit tout autour d'elle un petit halo de lumière rassurante.

– C'est l'heure d'écouter Chopin, remarqua-t-elle.

– Oui... Le crépuscule.

L'obscurité gagnait le jardin. C'était l'heure où les fleurs épousent toutes une même couleur. Leurs contours qui tout à l'heure seraient noyés se dessinaient en cet instant avec une netteté surnaturelle.

Claire s'attarda une minute devant la fenêtre, songeuse, et se dirigea vers la cuisine. Samuel avait

lissé un simple numéro de téléphone, derrière l'enveloppe. Elle l'appellerait demain, pour en finir au plus vite. Elle prépara le dîner, en prenant son temps et sans le voir passer, inconsciente des mouvements de ses mains, absorbée par l'effort permanent de chasser de sa conscience l'ombre d'un visage de jeune homme souriant et enfantin.

Elle n'entendit pas la sonnette lorsque ses parents arrivèrent. Elle entendit la voix de Guillaume accueillir les deux autres voix – l'une grave, l'autre aiguë et chantante comme celle d'une chatte.

- Ma fille a disparu ? demanda la voix grave dans une intonation si particulière et si familière que Claire se prit à sourire dans le vide.
- Non, non, elle est dans la cuisine, elle finit de préparer le dîner.
- Vous ne l'aidez donc pas ? demanda la petite voix d'un ton de faux reproche.
- Eh non... Mais donnez-moi vos manteaux.

Claire entendit un froissement de tissus. Elle alluma le four et se lava les mains, rapidement.

- Claire !

Elle sortit de la cuisine. Son père l'avait déjà prise dans ses bras et la serrait avec une force si douce qu'elle s'en voulut d'habiter si loin d'eux.

- Ca va, Papa ?
- Ca me fait plaisir de te voir, dit-il.

Sa mère, minuscule et bouclée comme une poupée de porcelaine, attendait derrière son mari avec un sourire timide et figé.

Claire s'approcha d'elle et l'embrassa.

- Tu as un nouveau chemisier, dit-elle en souriant à sa mère.

La mère hocha la tête comme si cela n'avait pas la moindre importance ; mais Claire se sentit émue qu'elle se soit fait belle pour venir les voir.

- Toi, tu es splendide, dit sa mère.

Claire sourit.

- Tu parles !

Guillaume les regardait, comme s'il était très loin d'eux, alors qu'il n'était qu'à un mètre. Il avait l'impression, dans ces moments-là, d'être un étranger confus assistant par hasard à une scène intime. Il y avait entre Claire et ses parents un amour infiniment puissant, qui semblait inaltérable, et dont il était exclu.

Il s'écarta et acheva de mettre le couvert. Les parents de Claire avaient mis une heure pour venir.

- La prochaine fois, il faudra que vous veniez déjeuner, dit Claire, comme ça vous pourrez rester plus longtemps.
- Oui, dit son père, c'est ce que je me disais. C'est triste de ne jamais se voir en plein jour, ajouta-t-il avec un sourire vague.
- Comment allez-vous Guillaume ? demanda la mère une fois qu'ils furent tous assis et que Claire eut apporté l'entrée.
- Ma foi, on ne peut mieux, répondit Guillaume en souriant.
- Je suis enceinte, dit Claire avec légèreté.

Le visage de sa mère se teinta de surprise puis d'une irrépressible gaîté.

- C'est merveilleux, murmura-t-elle.

Claire sourit à Guillaume.

- Il devrait naître en décembre, dit-elle.

Son père la regardait sans savoir quoi dire. Il enviait la facilité avec laquelle sa femme avait dit : « C'est merveilleux ».

- En somme, je vais être grand-père...
- En somme, oui, dit Claire.

@@@

Il y avait en face d'elle, sur le bureau de son cabinet, un téléphone. Il y avait devant ses yeux le numéro. Et dans sa tête embrumée la confuse nécessité d'appuyer sur les touches. Elle ne savait pas

ce qu'elle allait dire, et songea que c'était mieux ainsi. Elle composa lentement le numéro. Il décrocha presque tout de suite, à la première sonnerie.

– Allo ?

Sa voix était monstrueusement identique à celle de son souvenir. Elle se sentit décontenancée.

– Bonjour Samuel, dit-elle d'une voix impersonnelle. C'est Claire.

– Je t'avais reconnue. J'attendais ton coup de fil. J'étais sûr que tu appellerais.

– J'aurais pu ne pas le faire. J'ai beaucoup hésité.

– Où es-tu ?

– Dans une petite ville dont tu ignores sans doute le nom.

– En Province ?

– Pas tout à fait.

Il y eut un silence, très long.

– C'est bizarre, hein ? Dit-il.

– Oui, c'est assez bizarre.

Un autre silence, qu'elle ne supporta pas.

– Ecoute, dit-elle. Je n'ai pas très bien compris le sens de ta lettre.

Il éclata de rire. Elle avait oublié la soudaineté et le ton de ses éclats de rire.

– Ca m'étonnerait beaucoup de toi, que tu ne l'aies pas compris.

– Disons alors que je le refuse.

– Quand est-ce qu'on peut se voir ?

– Je ne sais pas. Je ne suis pas très disponible.

– Mariée ?

– En quelque sorte.

Il ne dit rien pendant quelques secondes.

– Je n'imaginai pas que tu pouvais te marier derrière mon dos, dit-il lentement.

- C'est parce que tu n'as jamais eu d'imagination, dit-elle en souriant.
- C'est faux !
- Oui, c'est faux.
- Alors, quand est-ce que tu peux te libérer ?
- Samedi après-midi, je pense.
- Tu viendras à Paris ?
- Oui.
- A 15 heures, au café de la Mairie ?
- Si tu veux.

Il y eut un silence. Ils n'avaient pas envie de raccrocher.

- Tu as beaucoup changé?demanda-t-il.
- Comment ça ?
- Tu as toujours les cheveux longs, les cils noirs et du rouge à lèvres brun ?

Elle eut un sourire silencieux.

- Je n'aurais jamais pensé que tu me décrirais comme ça. Non, mes cheveux ne sont plus aussi longs, et je ne mets plus de rouge à lèvres.
- Tu n'as pas grossi, au moins ?
- Pas encore, non, dit-elle en songeant qu'elle était enceinte.
- Tu as eu trente ans il y a un mois, c'est ça ?
- Oui, c'est ça.
- Moi, j'en ai eu 29, deux semaines avant.
- Je sais.
- Bien. Je t'attendrai donc samedi à 15h au café de la Mairie.
- Samuel ?
- Oui ?

- Tu arrives toujours avec une demi-heure de retard ?
- Oui, en général. Mais là je serai à l'heure. Je ne voudrais pas te rater.
- D'accord, dit-elle en soupirant. Eh bien, à samedi.
- Oui. Je t'embrasse.

Elle raccrocha précipitamment, et inspira profondément. Elle avait beau essayer de se persuader du contraire, cette petite conversation qui lui trottait maintenant dans la tête comme une obsession était absolument réelle.

@@@

C'est elle qui fut un peu en retard. Elle avait dit à Guillaume, la veille, qu'elle irait rendre visite à cette ancienne camarade de lycée qui lui avait écrit. Il avait paru surpris, car elle n'avait, pour ainsi dire, aucun ami, et qu'elle lui avait répété mille et une fois qu'il n'y avait personne derrière elle dont elle eût un regret.

Samuel était arrivé à l'heure, aussi précis dans sa ponctualité qu'il avait l'habitude de l'être dans ses retards. Il s'était assis à une table légèrement dérobée aux regards de ceux qui poussaient la porte d'entrée. Il espérait qu'elle ne le trouverait pas tout de suite, afin qu'il ait le temps de prendre possession de son image désarmée avant même qu'elle pût s'en défendre.

Une jeune fille blonde, à deux tables de lui, vêtue d'une robe trop légère pour la saison, assise avec une désinvolture affectée, lui jetait à intervalles réguliers des regards troublés et des sourires en coin. Il y répondait du coin de l'oeil, sans y faire attention. La sollicitation permanente qu'il recevait de la part des femmes l'avait rendu presque inconscient de son comportement vis-à-vis d'elles. Il y répondait machinalement.

Quelques minutes passèrent pendant lesquelles il regarda fixement la porte d'entrée. L'église St Sulpice, derrière, était devenue presque floue lorsque Claire entra. Elle tourna presque aussitôt la tête vers lui – et il regretta de n'avoir pu capturer, avant qu'elle ne les maîtrise, une de ses expressions.

Elle s'approcha de lui à pas lents et s'assit en face de lui. Il avait toujours les cheveux longs, mais leur blondeur s'était assombrie.

- Je suis en retard?demanda-t-elle.
- Je ne sais pas, dit-il en la dévisageant.

Elle portait une veste noire et une chaîne d'argent autour du cou. Elle avait les cheveux attachés. Son visage avait quelque chose de plus doux qu'auparavant.

- Cela faisait longtemps que je n'étais pas venue à Paris, remarqua-t-elle.

Il sourit, baissa la tête, et se mit à caresser le coin de la table du bout des doigts.

- Alors comme ça tu es mariée?demanda-t-il en relevant les yeux.
- Non, dit-elle. Mais ça ne fait pas de différence.
- Moi j'ai l'impression de t'avoir quittée il y a une semaine.

Elle ne répondit pas. Elle avait la même impression, comme si les années qui s'écoulaient ne faisaient que revenir, de loin en moi, au même point inévitable et attendu. Le cycle avait duré huit ans, et rien de plus.

- On ne fait pas grand chose, en huit ans, continua-t-il. On ne rencontre pas grand monde, on ne vieillit pas beaucoup.
- Il suffit d'une action, d'une personne, dit-elle.
- As-tu rencontré cette personne là ?

Claire soutint son regard. Elle savait que si elle ne le soutenait pas, il lui dirait : « Je ne te crois pas. »

- Oui.
- Je ne te crois pas.

Elle sourit.

- Pourquoi es-tu venue me voir, alors ?demanda-t-il.
- Parce que j'en avais envie.
- Tu voulais voir à quoi je ressemblais ?

- Peut-être.
- Et alors ?

Elle le regarda attentivement.

- Tes cheveux ont foncé. Tu as une ride au coin de la bouche quand tu souris. Je suppose qu'il y a d'autres détails...En fait, tu n'as pas changé.
- Toi, tu as changé, dit-il d'une voix trainante. Tes traits se sont figés. On dirait que tu portes un masque.

Elle eut envie de le frapper

- Je porte un masque de circonstance, dit-elle sèchement.

Son expression changea ; il eut un sourire étrange.

- J'avais oublié combien tu te mettais vite en colère, dit-il. Excuse-moi, je suis idiot.

Elle regarda autour d'elle et croisa le regard d'une jeune fille blonde et langoureuse qui sirotait une boisson rose.

- Tu as dit à ton mari où tu allais ? demanda-t-il d'un ton neutre.
- Non.
- Alors tu mens à tout le monde.

Elle se sentit frappée par un sentiment intolérable de solitude. Dans quelques instants il lui faudrait s'empêcher de pleurer.

- QU'est-ce que tu cherches à me faire dire?demanda-t-elle doucement.

Pour la première fois il eut la sensation qu'elle était près de lui.

- Pas grand chose, dit-il. Juste que tu n'es pas heureuse, et que ce n'est pas seulement pour voir la ride que j'ai au coin de la bouche que tu es venue ici.

Ses larmes refluèrent.

- Quand tu m'as quittée, dit-elle, j'ai renoncé à beaucoup de choses. Tu ne peux pas me le reprocher maintenant.
- T'ai-je vraiment quittée ?

- Oui. Tu m'as quittée, dit-elle. Il y a huit ans. Tu es parti au bout du monde, chercher je ne sais quelle chimère.
- Ce n'est pas pour autant que je t'ai quittée.

Il observa un silence.

- C'est drôle, reprit-il. J'ai rencontré des myriades de femmes. Je t'ai laissée, peut-être, je t'ai trompée mille fois, mais je n'ai jamais eu l'impression de t'avoir quittée.

Elle baissa la tête. Comme d'habitude, les paroles qu'il prononçait, invraisemblables et dérangeantes, ne pouvaient pas être mises en doute.

- Qu'importe?dit-elle doucement. Ce qui se passait dans ta tête ce jour-là et ce qui s'y passe depuis n'a plus d'importance. Je me suis reconstruite sur ton absence ; pour moi, cela fait huit ans que tu es mort.

Il leva les yeux sur elle. Elle avait retrouvé son visage de jadis – son air grave, ses yeux sans fond, le sombre litanique de sa voix. Il la retrouvait à l'instant où elle lui disait qu'il était mort. Ce contraste avait quelque chose d'absurde et de cruel. Il eut un petit rire amer.

- Eh bien n'en parlons plus, dit-il. Si tu es heureuse, ce n'est pas la peine que je m'attarde.

Il la regarda. Elle sentait qu'elle ne contrôlait plus les traits de son visage.

- Tu veux que je parte?demanda-t-il.
- Je ne sais pas, dit-elle en se mordant la lèvre.
- Tu te mords toujours la lèvre dans les moments critiques, observa-t-il d'une voix légère.

Elle le regarda sans sourire.

- Tu as vu la ravissante créature à côté de moi?reprit-il.

Claire reconnut le visage blanc et rose de la buveuse de grenadine. Samuel lui fit un clin d'oeil ; la jeune fille lui répondit par un sourire engageant.

- Cela te dérange, si je vais m'asseoir à sa table ? demanda Samuel en se levant.
- Oui.
- C'est dommage, parce que c'est ce que je vais faire.

Elle le regarda, incrédule et sans force, se lever et faire les deux pas qui le séparaient de la poupée vivante qui lui tendait une chaise. Elle se prit la tête dans les mains. Se lever et sortir du café lui semblaient être des actes si difficiles, si pénibles, qu'elle préféra rester là immobile.

La voix de Samuel lui parvenait confusément, ainsi qu'une autre voix, fraîche et acide, entrecoupée d'éclats de rire nerveux.

- Vous êtes très jolie, disait la voix de Samuel.
- Merci.
- Je reviens pourtant d'un long voyage où j'ai eu l'occasion de voir les plus belles femmes...
- Oh ! Où avez-vous été ?

Claire imaginait la fille écarquillant les yeux.

- Un peu partout. En Afrique, en Australie, en Indonésie...
- Ca doit être magnifique, disait la voix émerveillée.
- On s'habitue vite aux paysages, vous savez.
- Je trouve Paris tellement petit, tellement étouffant...
- Non, c'est une ville fantastique, vivante... Pleine de ravissantes étudiantes... Vous êtes étudiante ?
- Oui.
- En quoi ?
- En Anglais.

Claire ne pouvait plus supporter ce qu'elle entendait. Ni le clocher de Saint Sulpice qui sonnait quatre coups, ni les tintements des verres, ni la voix de Samuel, si légère, si méchante – elle se leva brusquement et fut prise d'un vertige. Elle ferma les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit, tout semblait plus net. Samuel la regardait, muet.

- Partons, je t'en prie, dit-elle.

La jeune fille les vit payer et partir, stupéfaite. Elle regarda Claire attentivement, songeant qu'il était injuste qu'une femme de trente ans eût la chance de savoir commander à un homme tel que lui. Elle

se demanda si elle serait jamais capable d'un tel pouvoir ; et, sagement, tout en suivant des yeux leurs silhouettes sur la place, conclut que c'était improbable.

Claire respirait avec difficulté. Ils marchaient côte à côte, stupides et silencieux, sans savoir où ils allaient. Il n'osait pas la toucher, lui parler. Le trouble qu'elle éprouvait était si apparent, si révélé, qu'il eût été parfaitement indécent de lui en faire la remarque. Il se souvint qu'il y avait toujours eu chez elle ce décalage étrange, irréductible, entre ce qu'elle acceptait de dire et ce qu'elle laissait transparaître. Comme si les mots, parce qu'ils se laissent moins docilement interpréter, peut-être aussi parce qu'ils restent plus aigus et plus nets dans la mémoire, possédaient une puissance dont elle avait peur d'user.

– Je ne te comprends pas, finit-il par dire.

Elle le regarda.

– Pourquoi ?

Il rit.

– Tu refuses de rentrer dans mon jeu mais tu ne veux pas partir.

– Je ne peux pas partir, rectifia-t-elle. Mais je ne peux pas non plus entrer dans ton jeu, ajouta-t-elle après un silence.

– Ce serait pourtant facile.

Il s'arrêta de marcher. Elle hésita puis s'arrêta aussi. Ils étaient l'un en face de l'autre, au milieu de la place. Il avança la main, lentement, vers sa joue. Elle entrevit l'instant où sa main la toucherait, où il serait trop tard.

– Je suis enceinte, dit-elle d'une voix vide. Il y a chez moi un homme qui m'attend.

Il retira sa main.

– Je vois, dit-il en hochant la tête.

Il s'éloigna de quelques pas, puis il fit demi-tour et revint auprès d'elle.

– Si j'étais sûr que tu es heureuse, dit-il.

– Si j'étais sûre que je ne le suis pas...

Il avait le visage fermé, et regardait au loin. Elle se sentait pitoyable.

- Evidemment, je ne pouvais pas savoir, quand je t'ai écrit. Je ne pouvais pas savoir à quel point il était trop tard.

Elle sourit, tristement.

- Tu as toujours cherché les rédemptions impossibles.

Il réfléchit à ce qu'elle venait de dire.

- Qu'as-tu pensé, quand je suis parti ?
- Que je m'étais trompée. Que même lorsque j'avais été heureuse, toi, tu ne l'avais été qu'à demi.

Il se passa la main sur la joue et se mordit la lèvre. Claire le remarqua, mais le moment était trop critique, à présent, pour le prendre sur le fait.

- C'est faux, dit-il doucement. C'est faux. Je pensais seulement qu'il y avait autre chose.
- Quelque chose qui valait qu'on abandonne tout. Ce sont tes propres paroles.

Il sourit.

- Je t'ai proposé de venir avec moi, dit-il. Ca, je m'en souviens.
- Jusqu'où aurais-je pu te suivre ?

Elle observa un silence.

- Tu es fou, Samuel. Mais je pensais à l'époque qu'on pouvait rester avec toi sans partager ta folie.

Le vent était devenu presque froid. Elle le regardait avidement, comme pour se remplir de son image, et lui regardait ailleurs, vers une erreur, un faux pas, qu'elle avait payé tout de suite et qu'il commençait seulement à comprendre.

- Est-ce que tu crois que je suis guéri?demanda-t-il.
- Je n'en sais rien, mais le risque est trop grand.

Il comprit tout à coup qu'elle avait dû beaucoup souffrir. Penser à lui beaucoup plus qu'il n'avait pensé à elle. Il y eut comme une onde électrique qui passa sur son visage.

- Où es-tu garée ?

Elle baissa la tête.

- Rue des Quatre-Vents.
- Tu veux que je t'accompagne ?
- Non.

Elle semblait si accessible, si proche, et ce n'était pas vrai. Une vitre impalpable était là qui l'empêchait de la prendre dans ses bras et de fuir la douleur et le temps. Elle le regardait sans ciller, parfaitement immobile, sauf ses cheveux que le vent froissait. Il ne savait pas ce qu'elle attendait, peut-être la même chose que lui – ce miracle qui n'arriverait pas.

- Va t'en, dit-il. Moi je n'y arrive pas et si nous restons là nous allons nous changer en statues.

Son visage figé redevint vivant.

- C'est déjà fait, dit-elle.

Elle se retourna, et brusquement, il n'eut plus son visage devant les yeux, mais son dos qui s'éloignait à une vitesse vertigineuse. Il n'attendit pas qu'elle eut disparu, et se retourna à son tour, pour partir dans l'autre sens.

Claire ne revit jamais Samuel, et construisit sur son absence un bonheur bizarre, mutilé, qu'elle vécut avec patience et bienveillance, comme on aime un monstre.

Accord Perdu

Lorsqu'elle passa devant le Conservatoire de Musique, Anaïs se trouvait dans cet état d'absolue disponibilité qui donne à l'errance un charme vide. Elle marchait depuis plusieurs heures déjà. C'était un jour d'automne curieusement lumineux ; la splendeur déclinante du temps ajoutait à la vacance de son esprit celle d'un décor presque irréel. Elle entendait le claquement régulier de ses talons sur le pavé. Tous les autres bruits semblaient assourdis par la lumière.

Il faisait un peu froid, et ce fut dans la pureté de cet instant d'attente qu'éclata, dans le lointain, la voix ténue d'un violon. La mélodie, que l'on percevait comme à travers des milliers de portes, et qui semblait plus que jamais immatérielle, faisait comme une fine griffure dans la chair vaporeuse de l'air. Elle portait, dans ses accents, la marque singulière des événements exceptionnels. Ces événements que le hasard dispense à la manière du destin.

Anaïs s'arrêta de marcher. Le bruit de ses talons cessa, et la musique acquit au même instant une puissance souveraine. Il fallait aller voir.

L'intérieur du Conservatoire était sombre et frais comme une église. Une vague odeur de cire flottait dans le grand escalier de bois. Le hall était immense, et vide ; le plafond s'achevait, tout en haut, dans des moulures blanches. Des portraits de compositeurs étaient accrochés aux murs, et un buste de marbre planté au milieu de ce vaste espace faisait office de gardien. Le violon retentissait ici comme une musique sacrée.

Sans savoir ce qu'elle faisait, Anaïs enleva ses chaussures, et monta l'escalier, comme un fantôme clandestin. Le violon était dans la première salle, à droite. La porte était entrouverte. Lorsqu'elle entra, le musicien leva les yeux, puis les baissa. Il était assis. On ne voyait que ses cheveux bruns, bouclés, et la blancheur enfantine de son teint. Anaïs s'assit au fond de la salle et le regarda longtemps.

C'était un étrange corps à corps qui faisait naître cette musique. L'instrument immobile, vernis, semblait se laisser faire malgré lui. Les mouvements irréguliers du bras et de l'archet, empreints d'une force immense et retenus, risquaient à chaque instant d'en briser les cordes, et une grâce trouble, effilée, s'élevait comme un miracle de cette tension épuisante. La présence d'Anaïs et son

regard assoiffé amenèrent le jeu à un étrange paroxysme. Comme si son intrusion illégitime faisait planer en plus la menace de l'arrêt – la défaite du silence.

L'émotion devait s'arrêter – la mélodie s'acheva dans une phrase d'une mortelle beauté. Le musicien demeura immobile pendant quelques secondes. Anaïs crut se réveiller d'une longue hypnose. Elle s'aperçut qu'elle tenait ses chaussures à la main, les remit rapidement, et regarda encore. Il la contemplait maintenant. Elle tomba amoureuse de son visage.

Elle se leva, incertaine de ce qu'elle allait faire, et s'enfuit précipitamment. Il entendit le martèlement de ses pas sur le bois, sur le marbre, puis sur le pavé où il se dissipa dans la distance. Elle lui laissa une impression profonde – ainsi qu'un obscur sentiment d'absurde. Elle avait été ce jour là le plus troublant public qu'il eût jamais eu devant lui.

@@@

Anaïs sentit, presque en même temps qu'elle la prononçait, qu'elle avait détruit la perfection de la dernière phrase. « Une nuit froide, et la même corde ! Tout sera plus facile, maintenant. » Comme à chaque fois qu'elle se trompait, elle eut, un instant, envie d'abandonner. C'était une pièce trop douloureuse. Elle n'avait pas la force, fût-ce pour quelques mois, d'être « juste ». Son partenaire regardait maintenant le professeur avec inexpression. Il n'avait pas bien joué non plus, mais lui n'avait pas eu à dire la dernière phrase.

Le professeur était un vieil homme très petit, très mince, et qui parlait peu. Ses yeux clairs et voilés lui donnaient une sorte de grâce marine. Il aimait Anaïs plus que toute autre chose au monde, depuis que sa femme était morte. Sa bienveillance effacée, l'espoir qu'il avait d'en faire une grande comédienne, la rendaient parfois triste. Il était la personne qu'elle supportait le moins de décevoir.

Elle avait sali la dernière phrase et ressentait maintenant un malaise vague.

– Il va falloir répéter beaucoup, dit enfin le professeur.

Anaïs baissa la tête. Elle savait qu'il avait cherché, pendant toute la durée du silence, la formulation la moins blessante. Elle eut envie de pleurer.

– Nous pourrions refaire la scène ? demanda-t-elle.

- Il est tard, Anaïs. Tu as des cernes grands comme tes yeux.

Comme à chaque fois, la salle se vida vite. Lorsque le professeur disait qu'il était tard, ils sortaient tous, à pas feutrés, et disparaissaient derrière la porte. Anaïs ne les aimait guère et restait souvent, longtemps après eux, dans la salle obscure, où la scène vide et éclairée semblait attendre qu'on lui rende vie. Lorsqu'ils furent tous partis, le professeur se remit à parler.

- Dora a envie de mourir.

Anaïs sourit.

- Je sais. Ce n'est pas facile.
- Moi aussi j'ai envie de mourir, reprit-il. Nous avons tous cela en nous – la pulsion de mort, tu sais ? Une nuit froide, et la même corde ! Tout sera plus facile maintenant.

Elle tressaillit. La voix grave venait d'accomplir ce qu'elle avait manqué. La phrase semblait sortir d'un espace de pure désespérance.

- Ne prononcez plus cette phrase, murmura-t-elle.
- Non. C'est toi qui la prononceras. Et tu la prononceras bien, n'est-ce pas ?
- Je ne sais pas.
- Moi je sais. Il faut se souvenir des douleurs qu'on n'a pas éprouvées... Il faut les arracher à leur gangue d'inconnu. Toutes les douleurs se ressemblent.

Elle descendit de la scène et s'approcha de lui.

- Ca vous ferait plaisir, si j'y arrivais ?

Il hocha la tête doucement.

- C'est un plaisir triste, n'est-ce pas ? Oui, cela me ferait plaisir.

Elle se rendit compte, tout à coup, que cet homme qui la regardait dans la pénombre la remplissait tout entière d'un amour affolé. Il avait envie de mourir... Elle ressentit une angoisse battante, assourdissante.

- Anaïs, dit-il.

Des traces d'inquiétude s'étaient égarées dans son regard clair.

Elle lui prit la main, l'effleura de ses lèvres, et partit en courant. Lorsqu'elle fut arrivée dans l'air froid, elle se demanda ce qu'il était en train de faire, tout seul dans la salle déserte. Le lendemain, ses cernes encore creusés illuminaient son visage d'une clarté nocturne. Elle ne vint pas au cours, et le professeur comprit que c'était pour les lui cacher.

@@@

- Comme d'habitude, Damien est en retard.
- Il peut se permettre quelques contretemps...

Les musiciens de cet orchestre formaient une assemblée bizarre, homogène. Quelque chose comme un vague air de famille les liait tous entre eux. Beaucoup étaient blancs et fades ; leurs mouvements calmes et trainants donnaient l'impression qu'ils s'ennuyaient, doucement, à longueur de temps. A les regarder tous dans leur ensemble, on éprouvait un sentiment singulier, qui s'apparentait à du dégoût. Peut-être à cause de leurs cheveux pendants, de leurs habits blafards, ou de la négligence uniforme de tout ce qui concernait leur corps. Leur façon de se mouvoir, pensante ; leurs yeux, fixes. Ces créatures, comme des larves aveugles, ne se métamorphosaient qu'au son de la musique.

- On ne peut pas commencer sans lui.

Damien arriva quelques minutes après. Souriant, nonchalant, avec son étui à violon. Il fit un salut à la cantonnade et un sourire un peu plus soutenu à Elizabeth, une jeune fille qui se débattait sans cesse, immobile, contre une monstrueuse transparence.

Il s'installa rapidement, posa devant lui sa partition. Il aimait beaucoup ce morceau. Il lui semblait atteindre une sorte de perfection lorsque l'orchestre se taisait et qu'il entamait, dans le silence énorme, surprenant, le filet solitaire de l'obsédante mélodie. Pour cet instant rédempteur, il eût donné tous les sentiments humains. Car il se détachait alors de toute présence extérieure ; le sublime se tenait tout entière entre son cœur battant qui oubliait presque le jeu de ses mains, et l'avènement étrange, indicible, de la musique et de sa splendeur froide. L'orgasme esthétique était le seul qu'il pût vraiment éprouver.

A la fin de leurs répétitions, ils allaient souvent boire un café. On les trouvait, toujours à la

même heure, à la même table bruyante. Les propos qu'ils échangeaient étonnaient les autres clients par leur enthousiaste médiocrité. C'était le moment où ils s'animaient, tous, où ils riaient, et cette animation portait en elle une indéfinissable vulgarité. Damien souriait silencieusement, écoutait les plaisanteries, en faisait quelquefois.

Ce soir là il eut l'air particulièrement absent – Elizabeth le remarqua et s'assombrit. Il inspirait à ses compagnons, en même temps qu'une admiration tacite, un léger malaise. Il leur était étranger, sans qu'ils pussent dire pourquoi. Il habitait loin, partait toujours seul, et sa silhouette qui s'éloignait ne semblait jamais s'éloigner à regret. Il était de ces gens qui partent à pas rapides.

@@@

Des tableaux aux couleurs vives, quelques meubles en pin, des murs clairs, un piano, des photos en noir et blanc accrochées ça et là. Un petit jeu d'échecs. Un miroir. Trônant comme un centre magnétique au milieu de la table, une grosse boule de cristal sur un trépied en fer. Lorsqu'elle se concentrait assez longtemps, Anaïs arrivait à se donner l'illusion que la boule tenait en lévitation. C'était un jeu plus fascinant que les autres, parce qu'il était encore plus aveuglément inutile.

Anaïs aimait ses objets, ses livres. Un désœuvrement complet s'annonçait pourtant en ce début d'après-midi. Tous ses amis étaient sortis ou travaillaient. Elle fit le tour de son studio en chantonnant, puis s'arrêta de tourner lorsqu'elle reconnut ce qu'elle chantait. Cet air de violon.

Elle enfila sans plus attendre son manteau et ses chaussures puis sortit. Elle avait l'habitude d'obéir sans réfléchir à ces sortes de signes. Mais la rue était ordinaire, aujourd'hui. Réelle. Elle ne se prêtait pas aux divagations d'une promenade au hasard. D'ailleurs, le ciel était bas. Elle avait mal dormi et le chemin qui la mena au Conservatoire de Musique lui sembla long et monotone. Elle hésita, plusieurs fois, à rebrousser chemin. Le musicien n'y serait sûrement pas, et il faudrait revenir la tête basse, comme à chaque fois que l'on comprend qu'on a laissé échapper quelque chose ou quelqu'un qu'on aurait pu aimer.

Les miracles pourtant se reproduisent parfois. Et lorsqu'elle arriva devant la porte d'entrée, elle fut inondée de la même musique, jouée par le même violon. Son esprit un instant s'arrêta de

battre. Cette musique l'appelait, l'avait appelée depuis son appartement, inexorable. Elle se sentit investie d'une émotion insolite – et elle marcha vers elle religieusement, comme on marche vers la lumière.

Quand elle poussa la porte, il s'arrêta de jouer ; et lorsqu'elle fut tout à fait entrée, il s'était levée et la regardait. Le silence qui venait de se faire avait l'éclat de la nudité. Il la regarda longuement – il la dévisagea. Elle sut qu'à partir de ce regard son visage ne serait plus tout à fait le même, qu'il avait pris possession d'elle. Elle demeurait interdite, frappée comme par une grâce trop puissante. Elle eut peur, jusqu'à ce qu'il parle, de ce qu'il allait dire. Et se sentit aussi désarmée qu'une esclave vendue à un étranger.

- Vous aimez beaucoup ce concerto ?
- Oui, dit-elle.
- Moi aussi. Vous êtes musicienne ?
- Non. Je suis passée là par hasard, l'autre jour. Je suis montée pour écouter la musique.
- Et aujourd'hui ?

Elle sourit. Ses facultés lui revenaient peu à peu, comme après un bref enchantement.

- Aujourd'hui je suis revenue exprès.
- Pour entendre la musique ?
- Non. Pour vous voir.

Il eut un sourire surpris.

- Je m'appelle Anaïs, dit-elle.

Il la quitta des yeux et rangea son violon.

- Attendez-moi, si vous voulez. Nous irons prendre un café en face.
- Non.

Elle fut étonnée de sa propre réponse. Il ne la comprenait pas.

- Vous êtes pressée ?
- Non. Mais je n'aime pas gâcher les moments parfaits. Il vaut mieux que je parte.

Il avait l'air hésitant, déçu.

- Comme vous voudrez. Je m'appelle Damien.

Ils se regardèrent dans le silence.

- Au-revoir, dit-elle. Nous nous reverrons.
- Au-revoir, dit-il.

Elle sortit de la salle et attendit quelques instants derrière la porte. Il ne faisait aucun bruit. Alors elle partit, et se retrouva chez elle sans avoir rien remarqué du chemin qu'elle traversait, portée par les ailes de son rêve.

Au-dessus de la table, la boule de cristal flottait ironiquement.

@@@

Anaïs semblait, depuis son enfance, d'un état d'euphorie excessive à un état d'angoisse et de désespérance, sans aucune raison apparente, avec une rapidité qui déconcertait ses proches. Le destin lui avait fait signe, lui avait désigné un homme à aimer, tout nimbé d'art et de mystère, un homme qui touchait sa corde sensible, d'une manière si immédiate et si profonde qu'elle en restait paralysée. Mais tout cela n'avait aucune épaisseur, aucune réalité. Ses rêves lucides, si construits, si échafaudés fussent-ils, menaçaient ruine à chaque instant. Aucun n'avait survécu à l'épreuve de la réalité, du désir physique brutal, de la parole conventionnelle. Elle avait cru aimer cent fois, et il n'y avait plus personne. Tous les visages et toutes les voix s'étaient perdus, disloqués, dans l'épaisseur de la solitude. La nuit allait tomber et l'appartement était à chaque instant plus silencieux. Anaïs était étendue sur le sol, les yeux grands-ouverts, et se sentait disparaître imperceptiblement, recouverte par la poussière douce et minérale de tous ceux qu'elle avait aimés. Tous ceux pour qui elle se fût donnée en sacrifice, et qui avaient déserté la grâce. Rien ne restait, que des souvenirs obsédants et inutiles. Des images passées envahissaient la pénombre, autour. Des phrases refaisaient surface, mensongères, insupportables. Elle savait qu'il ne fallait pas se laisser aller à cette douleur. Elle savait qu'il fallait faire quelque chose, vite, avant de perdre l'équilibre.

Elle entrevit le gouffre d'une insomnie interminable et sèche. Cela faisait longtemps qu'elle

n'avait pas pleuré.

Le téléphone sonna, brutalement. Sarah... Elle allait venir. Anaïs raccrocha le combiné et observa les meubles dont les contours se noyaient dans l'obscur. Elle se sentie investie d'une terreur absurde, alluma la lumière – et les ténèbres disparurent. Elle rangea les livres qui traînaient, se regarda dans la glace sans arriver à sourire. Si Sarah n'avait pas appelé, à ce moment précis, il eût été trop tard. L'errance intérieure aurait recommencé. Avec toutes ses fatigues, ses impasses. Et la désespérance, lumineuse et voilée, s'acheminant lentement vers la folie.

Anaïs avait peur, chaque fois qu'elle était seule. Peur que sa mémoire délivrée ne se mette en marche pour la tuer.

Sarah était souriante, lorsqu'elle arriva. Elle embrassa Anaïs qui sentit, au contact des joues froides, qu'elle était encore en vie.

@@@

– On est presque prêt, maintenant.

– Heureusement.

Ils parlaient du concert. Ils parlaient du concert en buvant leurs chocolats et leurs thés. Le contrebassiste avait même apporté un paquet de gâteaux secs.

– Je trouve que tu as vraiment progressé, Damien. C'était très juste, tout à l'heure.

– Comme toujours, voyons !

Il y eut un éclat de rire diffus. Le serveur du café passait et repassait devant leur table. Ce va-et-vient agaçait un peu Damien qui essayait depuis un moment de s'extraire de l'atmosphère ambiante. Il regardait fixement la porte d'entrée, en songeant qu'il n'avait rien à faire ici, sinon se lever et partir.

Il eut une contraction étrange de la poitrine lorsqu'il les vit entrer.

Elle, d'abord. Ruisselante et inquiète. Elle jeta des regards comme autant d'attentes dans tous les coins du café. Et enfin elle le vit, parmi tous les autres. Sarah la suivait, passant la main dans ses cheveux mouillés.

– Anaïs ! cria-t-il.

Elle n'eut pas l'air surpris et avança calmement jusqu'à sa hauteur. Elle avait un sourire clair et lancinant.

– C'est curieux qu'on se rencontre toujours par hasard, dit-il.

– Oui.

Les musiciens la regardaient avec une sorte de respect silencieux.

– Comment vas-tu?demanda-t-elle.

Il rougit.

– Ca va.

Il la regarda encore, fasciné par l'insistance de ses yeux impassibles.

– Et toi?demanda-t-il.

Le visage d'Anaïs se détendit, et son expression redevint tout à coup accessible, humaine.

– On fait aller, dit-elle. (Elle s'arrêta un instant). Le concert a lieu bientôt, n'est-ce pas ?

Les musiciens, tout autour, se remirent à parler.

– Oui, dit-il. Après-demain.

Il la regardait maintenant comme on regarde son complice lorsqu'il vient d'inventer un mensonge inattendu.

– Tiens, ajouta-t-il avec une certaine présence d'esprit, je t'ai même gardé deux places gratuites, comme tu l'avais demandé.

Il fouilla dans ses poches, sans cesser de la regarder, et en sortit deux billets.

– Tu as même pensé à Sarah?dit-elle en souriant.

Sarah était restée derrière Anaïs et s'avança quand elle entendit son nom.

– Bonsoir, Damien, dit-elle.

Il n'arrêtait plus de sourire de ce jeu qui l'enchantait.

– Bonsoir.

Anaïs prit les billets, les rangea. Les musiciens commençaient à s'habiller pour partir. Sarah les

laisa passer, et ils se retrouvèrent bientôt tous les trois, seuls.

- Je crois que je vais y aller, dit Sarah.

Anaïs se tourna vers elle.

- On se voit demain ?
- Oui.

Anaïs s'assit en face de Damien. Les musiciens avaient laissé derrière eux un espace et un calme singuliers. Sarah sortit bientôt du café et s'enfonça dans la nuit noire. La comédie devait finir.

- Vous étiez vraiment là par hasard?demanda-t-il.
- Il faut continuer à me tutoyer.

Elle observa un silence.

- Non, je suis venue exprès.

Il semblait soudainement mal à l'aise.

- Pourquoi ?
- Parce qu'il le fallait. Comme l'autre jour quand je suis revenue au Conservatoire.

Damien regarda sa montre.

- Le devoir m'appelle.
- Le devoir ?
- Oui, le devoir.

Il enfila sa veste.

- Vous viendrez après demain soir ?
- Oui, dit-elle.
- Eh bien, Anaïs, à bientôt.

Il s'était levé et s'éloignait déjà. Anaïs demeura quelques minutes assise à la table vide, sans comprendre. Puis elle rentra chez elle et se coucha, résignée, dans les bras de ses ténèbres, qui l'avaient attendue pour commencer leur fête macabre – l'interminable insomnie.

@@@

Anaïs regardait son amie Arielle qui allumait pensivement, avec une langueur exténuée, une de ses cigarettes. Elle la regardait dans ce geste quotidien et eut l'impression de comprendre pourquoi Sarah la détestait. Ce dégoût fugitif, que rien ne motivait, lui fut désagréable.

- Pierre ne veut plus me voir, disait Arielle. Il ne me désire plus et ne me considère même plus comme une amie. Je lui ai envoyé une lettre ce matin, et s'il n'y répond pas...

Elle n'acheva pas. Anaïs but une gorgée de thé, songea qu'il était trop infusé.

- Tu ne dois plus essayer de le voir, ni de lui parler, maintenant, dit-elle.

Arielle ne répondait pas, et le silence qui s'installait gêna Anaïs. Elle dit sans réfléchir :

- J'ai rencontré un musicien.

C'était maladroit de sa part, et elle s'en rendit compte tandis qu'elle le disait. Mais Arielle leva la tête avec un sourire fatigué.

- Il te plaît ?

- Oui.

Ce n'était pas le mot juste. Les hommes ne « plaisaient » pas à Anaïs : elle les aimait, ou bien ils n'existaient pas. Ce terme la déranga, et elle regretta une seconde fois de lui en avoir parlé. Arielle s'étendit profondément dans le fauteuil. Elle avait une grâce bizarre, affectée, comme si elle avait perpétuellement conscience du regard qu'on posait sur elle, comme si elle ne supportait pas l'idée de n'être pas sensuelle.

- Tu as fait l'amour avec ton musicien ?

Anaïs rougit.

- Non. Je le connais à peine.

- Qu'est-ce que ça peut faire ? Il m'est arrivé de faire l'amour avec de parfaits inconnus.

Anaïs se souvint d'une histoire d'homme rencontré dans un avion, d'une passade nocturne dans un hôtel sordide.

- Tu penses à ton homme d'affaires de la ligne Paris-Marseille ? demanda-t-elle en souriant.

- A celui-là et à quelques autres...
- Tu sais que je ne suis pas comme toi.
- Je sais. Et si tu veux mon avis, tu accordes trop d'importance aux mots. Une relation avec un homme, ça ne passe pas par les mots. Les hommes ne savent pas parler.

Cette idée assénée indigna Anaïs.

- Disons que nous n'avons pas les mêmes relations avec les hommes, dit-elle doucement. Ou peut-être simplement pas avec le même genre d'hommes.

Arielle eut un sourire énigmatique.

- Tu as tort. Je suis sûre que ton musicien me plairait.

Anaïs éclata de rire.

- Je ne crois pas qu'il soit du genre qui te plaise... Il a l'air d'assez bien maîtriser le langage...

Arielle se leva brusquement.

- Il faut que j'y aille, dit-elle. J'ai du travail.
- Du travail ? Mais tu travailles tout le temps !
- D'autres boivent, moi je travaille. C'est plus productif.

Elles rirent.

- Je suppose que tu dînes avec ton père ? dit Anaïs.
- Oui. En tête à tête !

Arielle enfila son manteau informe, dénoua ses cheveux. Anaïs se sentit investie de pitié. Elle allait partir, marcher dans la rue, regarder les hommes avec ses cheveux défaits, son manteau pelé et sa sensualité agressive. C'était triste.

- Au-revoir, dit-elle.

Arielle s'approcha et l'embrassa.

- Au-revoir, Anaïs. A demain.

@@@

Il y avait sur le quai du métro une foule résignée. Anaïs n'avait pas vu, au début, que la jeune fille en bleu avait un lacet défait. Elle avait d'abord remarqué son sourire solitaire et paisible. Elle avait pensé qu'elle devait être heureuse, pour sourire ainsi dans le demi-jour accablant du métro. Et puis ses yeux étaient descendus machinalement jusqu'à ses bottines. Elle vit le lacet défait, que le pied traînait, inerte, comme un serpent mort. Anaïs ne tourna pas la tête à gauche lorsque le bruit assourdissant du métro se fit entendre. La jeune fille se dirigeait de plus en plus vite vers le bord du quai. Le métro était presque sur elle. Anaïs cria, une fraction d'instant avant l'irréparable. Toutes les têtes se tournèrent vers elle, et elle fut la seule à voir le mouvement insidieux, brutal et terrifiant de la chute. Il y eut un bruit de freins, un bruit inutile qui mourut presque aussitôt et laissa place à un grand silence. La forme bleue était ensanglantée sur les rails. Il y avait de longues mèches de cheveux qui faisaient comme des taches ternes sur la brillance du métal.

@@@

Elisabeth avait la gorge serrée et se sentait irréaliste dans son chemisier en dentelle blanche et sa longue jupe noire. Elle regardait dans la direction de Damien, qui plaisantait avec le violoncelliste. Elle espérait son regard avec une intensité superstitieuse. S'il ne lui adressait pas un sourire avant de monter sur scène, elle ferait sans doute une fausse note. Il était à quelques mètres d'elle et riait aux éclats dans l'apparat de son costume neuf. Tout ce qui l'entourait était devenu flou. Elle le supplia du regard pendant une longue succession d'instant. Il tourna enfin la tête vers elle.

– Elisabeth ! Lui dit-il avec reproche. Il est interdit d'avoir peur.

Elle se sentit rougir sans pouvoir proférer un mot. Il l'avait regardée, et sa peur retombait un peu, redevenait familière et supportable. Elle esquissa un sourire, qui se noya dans l'effervescence du moment où il fallait se taire et commencer.

Anaïs se tut, tout à coup, en voyant arriver sur scène le premier musicien. Sarah pensa qu'il était absurde et agréable de se retrouver là, au milieu de ce public de vieilles dames et d'intellectuels, à attendre le commencement d'un concert auquel elles ne seraient jamais allées si Anaïs ne s'était pas échouée par hasard du côté du Conservatoire. Ce genre de situations éclosaient

souvent, presque naturellement, autour d'Anaïs, et Sarah s'y abandonnait sans réfléchir, savourant avec son amie le plaisir de l'étrange. Elle se demanda si Anaïs était consciente de son pouvoir de créer, à partir d'une réalité plate, des instants dont la dimension devenait esthétique. Sarah aimait ces instants oniriques, dont elle connaissait pourtant le danger, car elle savait que la règle voulait que l'on sacrifiât tout à leur beauté.

Elle tourna les yeux vers Anaïs, qui était revenue parfaitement immobile, et eut une bouffée de tristesse en songeant qu'elle allait encore une fois souffrir, et s'écorcher à son propre miracle.

Damien entra en scène le dernier. Il essayait de ne penser à rien, mais ne put s'empêcher de chercher des yeux, dans le public, le visage d'Anaïs. C'était un visage nu, vulnérable, qui lui était tendu dans une attention sérieuse. Il eut le sentiment de ne pas mériter un regard d'une telle pureté – un regard qui se livrait sans fard, avec l'authenticité d'une brûlure. Elle vit son sourire ténu, presque imperceptible, et songea qu'elle acceptait de souffrir mille morts, ne fût-ce que pour ce sourire qui l'avait relié à elle, parmi cette foule bruissante, en cette aube de spectacle.

Il détourna la tête, comme à regret, et pensa qu'elle était devenue la foule tout entière, et qu'il n'y avait plus que ses deux yeux profonds pour boire son image. Il se souvint du premier jour, lorsqu'elle était entrée en silence dans la salle. Il se souvint du trouble qui l'avait envahi, et se sentit soudain immense – il était à lui seul tout l'orchestre.

La musique à présent allait pouvoir survenir.

@@@

Anaïs applaudissait avec une ferveur religieuse ; Damien se sentait soulevé par le tonnerre interminable qui montait jusqu'à lui. Il la regarda, c'était lui, lui seul qu'elle acclamait de ses innombrables mains battantes. C'était de ses mains délicates que naissait ce bruit éclatant, cette ivresse délirante, presque insoutenable. Il lui lança un sourire radieux, puis leurs regards se perdirent et l'instant disparut.

Ils finirent la soirée chez Sarah. Anaïs ne se souvenait plus de la manière dont cela s'était fait ; de toutes façons les événements s'écoulaient depuis le concert dans un mystère illogique et

bienfaisant. Comment se faisait-il par exemple qu'elle eût l'impression de connaître Jean depuis toujours ? Par quelle magie souveraine les conversations rebondissaient-elles, absurdes et belles, de quelle grâce les regards et les sourires échangés tiraient-ils leur transparence enfantine ?

Sarah était en train de rire aux éclats, la tête à-demi renversée, lorsque Jean songea, avec une folie consciente, qu'elle ne pouvait être que la femme de sa vie. Anaïs, dans sa robe courte, les cheveux relevés, regardait Damien en coin. Il la regardait aussi, en souriant, il se sentait stupide et comblé. Puis les heures suspendues dévalèrent d'un seul coup le cours du temps, il fut soudain très tard, et il fallut partir.

Lorsque Damien et Anaïs furent partis, Jean s'approcha de Sarah.

Dans la rue, Damien ne parlait plus. Ils marchaient côte à côte. Anaïs avait envie de lui prendre le bras, et pensait que Sarah devait sourire dans l'obscurité. Ils arrivèrent devant une bouche de métro.

- C'est ici que nos chemins se séparent, murmura Damien, en espérant qu'elle ne se laisserait pas quitter.

Anaïs le regarda gravement, consciente que cette occasion qu'on laissait échapper rendrait les autres instants plus difficiles par la suite. Mais elle accepta la difficulté.

- Bonne nuit, dit-elle.

Il hésita un instant.

- Bonne nuit.

Elle le vit descendre les marches, pousser la porte vitrée. S'il se retournait, pensa-t-elle, je descendrais les marches aussi. Mais il ne se retourna pas. Anaïs resta muette devant les marches désertées, tandis que dans l'obscurité, les lèvres de Jean se posaient sur le sourire de Sarah.

@@@

Le professeur était sur le quai de la gare depuis longtemps déjà. Il semblait encore plus petit, dans ce va-et-vient bruyant des voyageurs. Anaïs arriva en courant, et le professeur fut surpris de la voir ainsi, dans ce décor public, sans texte à réciter, enfin naturelle. Il se sentit heureux et triste à la

fois, et lui serra le bras avec force.

- Vous êtes là depuis longtemps ? demanda-t-elle.
- Oh tu sais, à mon âge, on a toujours peur d'être en retard !

Elle l'aida à monter dans le train, parce qu'il semblait si petit aujourd'hui que tous les objets qui l'entouraient semblaient atteints d'un gigantisme monstrueux et cruel.

Il regardait par la fenêtre, à présent, et ses yeux voilés paraissaient perdus dans un autre paysage. Il avait un demi-sourire figé au coin des lèvres, et Anaïs eut le cœur serré en songeant que c'était elle qui lui avait offert ce bonheur maigre et limpide.

C'était l'avant-veille. Elle était restée un peu plus tard que d'ordinaire, et était sur le point de le quitter lorsqu'il l'avait retenue, par sa voix grave qui semblait toujours venue d'ailleurs, et qui paraissait toujours taire ce qu'elle contenait de plus précieux.

- Anaïs, avait-il dit doucement, voudrais-tu me rendre un immense service ?

Elle avait souri.

- Bien sûr.

Il avait gardé le silence pendant de longues secondes.

- Nous avons une maison, à la campagne. Je n'y suis pas retourné, depuis qu'elle est morte, et... voudrais-tu venir avec moi, ce week-end ?

Elle n'avait pas répondu tout de suite. Elle avait dit oui et il n'avait pas voulu la regarder parce qu'il devinait son visage.

- Il y a un train qui part d'Austerlitz, samedi matin, à onze heures.

Et maintenant, il regardait par la fenêtre et ses yeux voilés paraissaient perdus dans un autre paysage. Il ferma les paupières comme pour mieux voir, et son sourire s'accrut légèrement sur ses lèvres. Anaïs le regarda longtemps, puis elle sortit un livre, en lut quelques lignes et le referma. Le train traversait une campagne déserte, que la lumière d'orage rendait vert sombre. Les lumières électriques étaient allumées, dans le train, bien qu'il fût midi, et il régnait dehors un inquiétant brouillard crépusculaire. Les couleurs étaient obscurcies, presque jusqu'à la noirceur.

Il y eut un éclair d'abord, gigantesque et blanc, puis le roulement du tonnerre, quelques secondes plus tard. Le professeur ouvrit les yeux lentement.

- J'ai toujours adoré les orages, dit-il.
- Je ne sais pas si je les aime, mais ils me fascinent, dit-elle d'une voix blanche. Comme s'ils venaient d'une autre dimension.

Il regarda au-dehors en hochant la tête.

- Une dimension qui n'est plus humaine, ajouta-t-il. Une dimension à la taille du ciel et de la mort.

@@@

Il tombait dehors des tombereaux de pluie, et Anaïs regardait le feu, engourdie. Elle se sentait vide, traversée par la chaleur orangée. Ils avaient fait une longue promenade, tout à l'heure, dans la forêt ruisselante et sombre. Le professeur la regardait maintenant, depuis son vieux fauteuil éraflé, dans sa pièce pleine de livres et de souvenirs. Il la regardait et pensait qu'elle était là, devant son feu, et qu'elle avait sans doute annulé des rendez-vous pour se libérer.

- Tu as moins froid?demanda-t-il.

Elle tourna vers lui son sourire. Elle était toujours disponible. On n'avait jamais l'impression de la déranger.

- Oui, merci.
- Tu es toujours triste, Anaïs. J'aimerais te voir un jour sourire avec tes yeux. Tu souris toujours avec tes lèvres, jamais avec tes yeux.
- Si, dit-elle. Ca m'arrive parfois. Quand je suis amoureuse.

Il eut un rire faible et grave.

- Vous aussi vous avez l'air triste, reprit-elle.

Il hésita à lui parler du mal qui commençait à ronger son ventre.

- Moi je suis vieux, ce n'est pas pareil.
- J'ai l'impression d'être vieille aussi, parfois, dit-elle en replongeant ses yeux dans les

flammes.

Il vit son profil dans le clair-obscur. Elle ne savait pas ce que c'était que la vieillesse, et pourtant il songea qu'il n'aurait pas voulu entendre cette phrase.

– Une nuit froide, et la même corde ! Tout sera plus facile, maintenant, murmura-t-elle.

Il frissonna et baissa la tête. Il se sentait coupable, à présent, parce qu'il avait coupablement désiré entendre cette voix légère sombrer dans le murmure d'une douleur irréparable. Il l'avait entendue, elle venait de traverser l'air ; il était coupable de toutes les humiliations et de tous les désespoirs qui traverseraient la vie de la jeune fille pâle, pensive, dont la voix s'était brisée devant lui.

Elle se tourna vers lui.

– Je n'ai pas envie de mourir, dit-elle vivement, comme pour le rassurer. Je n'ai pas envie de mourir et je suis amoureuse.

Il releva la tête. Disait-elle ces mots pour l'absoudre, ou les pensait-elle vraiment...

– Amoureuse, dit-il. Je suis content.

Ils se regardèrent. Il avait l'air de vouloir ajouter quelque chose.

– Que voulez-vous savoir?demanda-t-elle à voix basse.

– Comment est-il ?

Elle sourit dans l'ombre. C'était une interrogation inquiète, méfiante.

– Je ne sais pas au juste. C'est un musicien.

Le visage du vieillard s'était animé. Il parlait vite, avec avidité.

– Brillant ?

– Oui, je crois.

– Ambitieux ?

– Peut-être.

– Méfie-toi des ambitieux, Anaïs, ils n'aiment que leur gloire.

Anaïs eut un sourire figé. Elle était touchée par son inquiétude, mais elle ne voulait pas entendre ce qu'il voulait lui dire. Il sentit sa réticence, et éprouva une sorte de honte.

- J'ai été indiscret, dit-il. Excuse-moi.

L'agacement d'Anaïs disparut aussi vite qu'il était venu.

- Non, vous n'avez pas été indiscret. C'est seulement que j'ai peur de votre pressentiment.

Il songea qu'un homme qu'il ne connaissait pas, et qu'il détestait pourtant, avait vu sur ce visage un sourire que lui ne verrait jamais.

@@@

C'était une belle écriture noire, qui coulait sur le papier avec la facilité d'un liquide.

« Je ne vous ai jamais parlé, parce que les mots avec vous sont impossibles. Et en vous écrivant aujourd'hui, je me rends compte que je n'ai rien à vous dire. Je serai tout de même à votre café d'en face, mardi soir – Anaïs. »

Damien avait lu plusieurs fois les trois phrases. Ces quelques mots écrits ne servaient à rien, pourtant il ne put en imaginer d'autres à leur place sur cette feuille blanche. Il se souvint qu'elle était partie, le premier jour, et qu'elle était revenue ensuite, mue à chaque fois par une nécessité incompréhensible à laquelle elle semblait s'être inconditionnellement soumise. « Il le fallait. »

Il ne comprenait pas quelles lois, quelles frontières elle avait décidé de respecter. Il ne comprenait pas et chaque geste qu'elle faisait le plongeait dans un émerveillement froid. Il la sentait tisser autour de lui cette toile irréaliste, ce réseau de sentiments étranges. Il sentait qu'il serait difficile d'y résister. Le jeu qu'elle avait commencé avec lui lui donnait le vertige, parce qu'il s'y laissait enfermer avec un tel enchantement, parce qu'il l'enveloppait d'une telle douceur, qu'il n'aurait jamais la force de le briser. Il faudrait bien le briser, pourtant, ce jeu qui le captivait déjà plus qu'aucun autre, et qui n'en était encore qu'à son plus insignifiant prélude. Un jeu qui ne pouvait aller que crescendo, un jeu qui ne s'arrêterait qu'une fois atteint le paroxysme inimaginable, vertigineux, où elle semblait vouloir le conduire. Il essaya d'imaginer le moment où, vaincu, au fond du tourbillon, il faudrait la prendre dans ses bras. Il essaya d'imaginer ce moment et sut qu'il n'y parviendrait pas, parce qu'il n'avait jamais possédé cette force sacrificielle et sacrée qui la faisait avancer vers lui, indifférente à tout le reste. Elle avancerait jusqu'à la frontière ultime où elle resterait immobile. Elle

serait tout près de lui, offerte, et il la désirerait douloureusement. Mais il ne pourrait pas franchir le dernier pas. Il la détruirait – plutôt que de le franchir.

Ses pensées s'arrêtèrent soudainement, comme il arrive parès une vision insupportable. Ses pensées s'arrêtèrent et il en perdit jusqu'au souvenir. Il relut la lettre, hagard, et se mit à souhaiter que le temps fût passé – ce temps qui le séparait d'elle, de ce mardi soir où elle serait devant lui. Il sentit qu'il avait besoin de sa présence comme d'une drogue, et que jamais plus, même lorsqu'il aurait à-demi oublié son visage, il ne pourrait aimer sa solitude.

@@@

Elle était seule, assise, et le serveur se demandait combien de temps elle resterait là, à attendre. Il était presque sept heures, le soir commençait à tomber. Il y avait dans son attente une fixité inhabituelle, une absence presque dérangeante d'impatience et de nervosité.

Damien arriva à huit heures, et ne fut pas surpris de la trouver là. Il ne lui demanda pas si elle l'attendait depuis longtemps, parce que les heures n'avaient pas d'importance. Il l'avait attendue, aussi, même s'il avait fait semblant de faire autre chose – finalement il n'avait fait que cela.

- Bonsoir, dit-il.
- Bonsoir.

Il y avait dans sa voix, dans son regard, une présence suffocante. Elle était là, elle existait devant lui, avec transparence, calmement. Il s'assit.

- Où étiez-vous?demanda-t-il.
- A la campagne. Avec mon professeur de théâtre.

Il eut un soupir amusé.

- Vous répétez à la campagne ?
- Non, ce n'était pas pour répéter.

Il rit, avec légèreté.

- Pourquoi faire, alors ?

Elle le suivit dans son rire, plus légèrement encore.

- Je ne sais pas. Cela faisait longtemps qu'il n'était pas allé chez lui, et il ne voulait pas y aller seul.
- C'est un ami ?
- En quelque sorte. Un vieil ami.

Il acquiesça, incertain, surpris qu'elle parlât si peu.

- Je ne savais pas que vous faisiez du théâtre.
- Comment auriez-vous pu le savoir? dit-elle en souriant.

Il la regarda pour essayer de comprendre. Quelque chose n'allait pas, et il préféra observer un silence, pour la laisser choisir.

- Les musiciens... Ce sont vos amis ?
- En quelque sorte. De vieux amis, dit-il en l'imitant.

Elle eut un rire un peu surpris – un rire agréable à entendre, reposant. Il s'aperçut qu'il aimait la faire rire, parce que son angoisse semblait alors se dissoudre.

- Vous refusez de parler de vous et vous voulez me faire parler de moi, dit-il. Ce n'est pas juste.

Elle songea qu'il avait employé le mot « juste » sans savoir qu'il avait pour elle en ce moment une résonance particulière.

- Je n'ai jamais prétendu être juste, observa-t-elle.

Il haussa les épaules, amusé.

- Ce n'est pas une raison. Parlez-moi de ce professeur de théâtre.

Elle le regarda un instant, hésitante, puis se mit à parler.

- Il est vieux, veuf. Il croit que je joue bien.

Il l'interrompit.

- Ce n'est pas vrai ?
- Pas toujours.
- Et vous êtes en train de répéter quoi ?

- Les Justes, de Camus.
- C'est une belle pièce, dit-il. Je me souviens que j'avais été frappé par la dernière phrase.
- Une nuit froide, et la même corde ! Tout sera plus facile, maintenant.

Ils se dévisagèrent un long moment. Elle avait l'air heureuse, et il sentit qu'il avait dit, sans le faire exprès, quelque chose qui l'avait démesurément embelli à ses yeux.

- Et vos musiciens ? finit-elle par demander.
- Oh ! Il n'y a pas grand chose à en dire.

Elle fit une moue enfantine.

- Vous trichez, dit-elle.

Il chercha un moment sa réponse.

- Par rapport à quelles règles ?

Elle sourit, réfléchit elle aussi. Leur conversation commençait à ressembler à une partie d'échecs.

- Vous trichez encore, en posant cette question. Vous savez très bien que je ne peux pas y répondre.

Il remarqua que son visage avait changé d'expression. Elle était vivante, à présent, vivante et mobile. Il émanait des mouvements de ses lèvres, de ses yeux, des inflexions de sa voix, une chaleur nouvelle, étrangement bienfaisante. Il se sentit enchaîné à elle par cette onde ; il eut envie de la regarder, silencieusement, jusqu'à l'épuisement.

- Vous me concédez la victoire?demanda-t-elle.

Il eut un petit tressaillement.

-Pardon ?

- Vous acceptez de me parler de vos musiciens ?

Il sourit.

- Si ca peut vous faire plaisir... Mais posez-moi des questions, alors, sinon je ne saurais pas quoi dire.

Elle regarda en l'air, rapidement, puis ses yeux se reposèrent sur lui.

- Ca fait longtemps que vous les connaissez ?
- Quatre ans, à peu près.
- Et vous jouez toujours ensemble ?

Il rit.

- C'est ce qu'on appelle un orchestre.

Elle réprima un sourire et poursuivit.

- Vous vous entendez bien avec eux ?
- C'est difficile à dire. Ce sont des relations particulières.
- Vous les voyez, en dehors des répétitions ?
- A part Jean, non. Sauf ici, au café.
- Jean est violoncelliste, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête.

- La même corde, dit-elle.

Il aima cette remarque. Les mots avec elle paraissaient toujours pleins de double sens, et flottaient autour de l'essentiel – ils décrivaient des courbes inutiles, s'engageaient dans des impasses, et revenaient inexorablement effleurer ce qui importait. Sans jamais aller plus loin que l'effleurement. Il y avait dans ce jeu un plaisir acide, piquant, surtout lorsque, par le hasard des conversations, il y avait un mot qui revenait, lancinant, auréolé du mystère de sa répétition.

- A part lui, donc, reprit-il, je ne peux pas vraiment dire si je m'entends bien avec eux. Nous ne parlons jamais vraiment.
- Parce que les mots avec eux sont impossibles? insua-t-elle avec un sourire entêté.
- Ou peut-être parce que je n'ai rien à leur dire, poursuivit-il, en prononçant ses syllabes un peu plus lentement que d'habitude.

@@@

- Tu sais, l'autre soir... commença Arielle.

Anaïs leva les yeux.

- Avant de dîner avec mon père...
- Oui ?
- J'ai rappelé Pierre. Je n'ai pas pu m'en empêcher.

Anaïs eut l'air ennuyé.

- Tu n'aurais pas dû.
- Je sais.
- Qu'est-ce que vous vous êtes dit ?

Arielle devint blême.

- Il a refusé de me parler, dit-elle avec effort.
- Il faut que tu laisses tomber, dit Anaïs doucement. Je sais que c'est facile à dire.

Arielle eut un drôle de sourire.

- Tu sais, c'est un peu à cause de toi.

Anaïs ne répondit pas. Elle savait ce qui allait suivre et se sentait déjà coupable.

- Tu avais l'air si amoureuse de ton musicien...
- Je ne te parlerai plus de lui.
- Oh, ce n'est pas ce que je voulais dire, dit Arielle vivement. Lorsque j'étais avec lui, ajouta-t-elle d'une voix monocorde, je ne faisais attention à personne. Mon monde s'était considérablement réduit... Il ne restait que deux ou trois personnages, et tout fonctionnait très bien comme ça. Toujours entre mon père, mon frère et lui. Je n'avais pas d'amis. Je n'en avais pas besoin, j'étais heureuse.

Anaïs ne cacha pas sa surprise.

- Tu crois qu'on n'a des amis que lorsqu'on en a besoin ?

Arielle sourit.

- Je ne sais pas. Toi tu es différente. C'est pour ça que je t'admire. Je suis sérieuse. Quand je t'ai rencontrée, je me suis rendu compte de tout ce que j'avais perdu pendant ce bonheur imbécile. Les longues conversations, les retours en enfance, les enthousiasmes soudains. Et

puis cette sorte de confiance qu'on ne peut pas accorder à un homme...

- Tous les hommes ne sont pas comme lui.
- Si.
- Non, je ne crois pas.

Elles se turent une minute.

- Tu n'as vraiment pas l'air bien, dit Anaïs.
- La solitude... Je la supporte de plus en plus mal. Et j'ai de plus en plus souvent l'impression d'être seule, même lorsque je suis avec mon père.
- Par exemple, en ce moment?demanda Anaïs doucement.
- Non, c'est étrange. Tu ne peux pas savoir à quel point ta présence me fait de bien. J'ai parfois... l'impression de guérir.
- Tu es loin d'être remise, pourtant.
- Je sais.

Arielle se reprit, avec la coquetterie imperceptible des gens désespérés qui cessent de parler d'eux-mêmes.

- Tu ne m'as pas raconté, pour ton musicien.
- Il s'appelle Damien, dit Anaïs. Mais je n'ai pas très envie d'en parler.

Arielle fronça les sourcils et entrouvrit les lèvres.

- Il ne s'est encore rien passé, dit Anaïs avec réticence.

Elle détestait les formules consacrées avec lesquelles les gens parlent de l'amour. Elle sentait qu'elle salissait quelque chose en les employant.

- Mais tu es contente ?demanda Arielle.
- Oui, dit Anaïs en souriant.

Elle repensa à la façon obscure dont ils s'étaient quittés la veille. Elle désirait qu'il la retienne, plus que tout au monde, mais elle avait tout fait pour qu'il ne le fit pas. Son sourire s'accentua quand elle se rappela qu'elle l'avait forcé à la tutoyer, et qu'il avait rougi.

Arielle regardait le sourire d'Anaïs, elle lisait derrière ce sourire tout un bonheur espéré, dont elle était exclue. Cette pensée lui fut insupportable. Elle avait trop besoin d'Anaïs, de sa candeur adorable, de sa disponibilité. Elle comprit que tout cela était en train de lui échapper, et ressentit quelque chose qui ressemblait à de la terreur.

– J'aimerais le rencontrer, dit-elle très calmement.

Anaïs eut un sourire ravi.

– Mais oui, tu pourras me dire ce que tu en penses... Sarah est maintenant avec son meilleur ami....

Arielle se rembrunit. Elle n'aimait pas Sarah, elle détestait surtout qu'Anaïs fût plus proche de Sarah que d'elle-même. Sarah, Anaïs, avec deux meilleurs amis. Tout cela frisait le ridicule, et le ridicule rend toujours le bonheur improbable.

– Nous passons le week-end ensemble, continua Anaïs. Viens nous rejoindre.

En disant ces mots, Anaïs se souvint que Sarah détestait Arielle. Mais peu importait, elle n'avait pas envie de penser à des sentiments mesquins ; aujourd'hui tout devait flotter dans l'euphorie. Elle imagina le week-end qu'Arielle aurait passé à se morfondre si elle ne l'avait pas sauvée par cette proposition. Peut-être même aurait-elle essayé d'appeler Pierre... Il lui semblait que tout coïncidait pour que cela fût, depuis sa propre gaîté qui lui donnait invariablement envie de donner tout ce qu'elle avait à n'importe qui, jusqu'à la solitude d'Arielle qu'elle n'aurait pas envie d'imaginer lorsqu'elle serait heureuse, là-bas.

Arielle savait qu'en acceptant elle signait de son sang un pacte maléfique. Et se surprit elle-même lorsqu'elle entendit sa propre voix, enjouée et reconnaissante, remercier Anaïs et prendre rendez-vous.

@@@

C'était dimanche. La lumière s'engouffrait dans la chambre du vieux professeur. Il n'y fit pas attention, pourtant. Depuis qu'il avait ouvert les yeux, tout à l'heure, il ne regardait rien, n'entendait rien – des cris d'oiseaux et des bruits de pas durent se perdre dans sa chambre. Il n'y avait plus

qu'une seule chose au monde:son corps, traître et défaillant, ses entrailles qui avaient pris le pouvoir sans qu'il pût rien y faire. Il essayait de comprendre ses ténèbres organiques, mais ne savait pas comment faire face à cette douleur étrangère, nouvelle, sournoise, qui portait en elle la marque des choses graves. Il savait que dans cette rébellion ventrale, il y avait les premières foulées de la mort. Il le savait et y songeait encore comme à une chose lointaine, bizarre. Il se souvint qu'il avait dit à Anaïs, peu de temps auparavant, qu'il avait envie de mourir, se demanda si c'était vrai – et se mit à sangloter.

C'était dimanche. Les rues étaient sèches et lumineuses, les gens portaient des toilettes claires, des piegons se coursaient à hauteur de leurs têtes. Jean et Sarah marchaient à pas lents, échangeant de loin en loin des propos inutiles qui les faisaient sourire.

C'était dimanche, et Anaïs se taisait depuis une heure. Arielle était en train de parler, elle écarquillait les yeux, bougeait ses mains avec affectation, dodelinait lentement de la tête. Damien l'écoutait distraitement, et la regardait surtout, avec avidité. Il avait été surpris par son visage, hier, lorsqu'Anaïs la lui avait présentée. Son visage large et sculptural, avec ses grands yeux vides et sa bouche frémissante. Puis il avait été surpris par son attitude, ses poses animales, ses compliments grossiers. Il y avait quelque chose en elle qu'il n'était pas sûr d'aimer, et qui l'attirait pourtant, comme une odeur de sang. Anaïs n'avait rien dit. Elle n'avait pas témoigné du moindre agacement, de la moindre jalousie, elle était restée souriante et aimable, bien qu'un peu silencieuse. Arielle lui adressait d'ailleurs régulièrement une phrase gentille, admirative, ou un sourire. Anaïs y répondait toujours, sans paraître altérée. Damien ne comprenait pas. Au bout de quelques heures, il pensa que peut-être il s'était trompé, qu'Anaïs n'avait jamais voulu l'aimer, qu'elle avait fait exprès, peut-être, de lui présenter Arielle pour qu'il le comprît.

Anaïs, elle, observait ses deux hôtes. Arielle, surtout, qui n'avait plus du tout l'air désespéré, et qui ne paraissait plus être qu'un stéréotype de femme devant un homme. Anaïs aurait voulu lui en vouloir, mais c'était là son attitude habituelle avec les hommes, elle le savait fort bien, et ses provocations ne pouvaient pas être conscientes. Une telle allure d'innocence émanait de ses regards,

de ses étonnements ; il était impossible qu'elle fût assez perverse pour savoir ce qu'elle faisait. Ce n'était pas cela qui crucifiait Anaïs, elle se moquait éperdument de cette attitude qu'elle ne considérait que comme le symptôme excusable de la détresse mentale et de la solitude de son amie. Non. C'était Damien qui la faisait souffrir, son air un peu échauffé, son excitation, ses éclats de rire, la facilité enfin avec laquelle il s'était laissé prendre à ce jeu qu'elle méprisait. Suffisait-il vraiment de dire à un homme que ses cheveux étaient « magnifiques », que sa chemise était « originale », que l'instrument dont il jouait était « troublant », pour qu'il opère immédiatement ce changement à vue ? Elle ne pouvait se résoudre à y croire, bien qu'elle en eût toutes les preuves devant les yeux, à cause de la tristesse qui l'avait engloutie comme une marée. Tout cela était si laid, si prosaïque, si méprisable – elle ne voulait y participer pour rien au monde ; s'ils n'avaient pas été chez elle, elle serait partie et les aurait laissés depuis longtemps.

Arielle, tout en parlant, sentait auprès d'elle naître et grandir le désenchantement d'Anaïs, et en éprouvait une sorte de vertige. Elles seraient au même niveau, maintenant, elles auraient toutes deux horreur des hommes, elles se créeraient un monde féminin où plus personne ne rentrerait, elles seraient heureuses et calmes, comme des enfants passionnées, elles ne pourraient plus jamais se passer l'une de l'autre. Comme elle avait pitié de ce musicien, qui n'était même pas beau, et qui renonçait à Anaïs, à son amour de cristal, pour la première femelle qui se frottait à ses jambes... Elle en avait pitié et le trouvait sympathique – sympathique autant que pouvait l'être un homme pour Arielle, c'est-à-dire manipulable, désirable, inconscient. Bien sûr le rôle qu'elle jouait était trouble, et elle ferait du mal à Anaïs. Mais il le fallait, c'était une question de survie, et le vertige de son succès dominait encore son envie grandissante de se vomir elle-même.

- J'aimerais tellement aller à l'un de tes concerts, ça doit être drôle de te voir déguisé en violoniste, avec une chemise blanche et un pantalon noir...
- En ce moment je n'en ai pas de prévu, mais dès qu'il y en a un, eh bien, tu demanderas à Anaïs, dit Damien avec un pauvre sourire en se tournant vers Anaïs.

Anaïs le regarda longuement, sans répondre. C'était un regard triste et calme, mais pas résigné,

presque haineux. Il fit semblant de se demander ce qu'elle avait et tourna la tête.

– Oh Anaïs, tu n'oublieras pas, n'est-ce pas ?

Anaïs se força à sourire.

– Non, je n'oublierai pas.

Damien se sentit mal à l'aise et laissa parler Arielle pendant quelques minutes. Il n'aimait pas qu'on le méprise, il n'aimait pas qu'on lui en veuille et qu'on le juge. Pire encore, elle ne transigerait pas, elle l'accuserait à un choix. Arielle n'était qu'un symbole, une chose à laquelle elle n'accordait pas beaucoup d'importance, peut-être était-ce pour cela qu'elle la laissait faire en continuant de sourire. Mais alors c'était de lui qu'elle attendait quelque chose, depuis hier. Elle attendait qu'il soit odieux avec Arielle, qu'il la fasse partir d'une manière ou d'une autre... Il la trouva soudain très froide et très calculatrice. Elle avait prémédité tout cela, elle lui avait tendu un piège, elle l'observait depuis des heures derrière son masque souriant, et maintenant elle le jugeait, du haut de son orgueil. Il avait raté son examen. Sans doute cette pauvre Arielle s'imaginait qu'Anaïs était son amie – il trouva le tableau haïssable, et se mit à aimer la naïveté d'Arielle, sa parfaite candeur, qui l'avait jusqu'ici légèrement agacé.

Anaïs, elle, n'avait pas détourné la tête, et continua à fixer son regard sur Damien. Il se passait quelque chose dont elle avait peur, derrière ce front blanc et lisse. Elle le regarda pendant des minutes entières et se rendit compte qu'il était déjà trop tard. Elle l'aimait, malgré cette faiblesse qu'elle venait de découvrir, malgré son regard de désir porté sur Arielle, elle l'aimait de toutes ses forces et se sentit capable de tout raccomoder, de reprendre la trame déchirée de la perfection, de lui faire oublier qu'il existait des femmes comme Arielle – elle avait l'impression qu'il lui suffirait pour cela d'être seule, un instant, avec lui.

Arielle eut tout à coup un air modeste et proposa de partir. Damien allait la retenir lorsqu'Anaïs se leva, lui apporta son manteau, lui souhaita bon courage pour son travail, la raccompagna à la porte et l'embrassa. Il se sentit frustré de quelque chose lorsqu'elle fut partie, et songea en voyant Anaïs se diriger vers lui qu'il aurait mieux fait de partir à son tour.

Mais elle ne le regardait plus avec haine, à présent. Elle le regardait comme elle l'avait toujours regardé, avec cette curiosité bienveillante, cet air d'avoir envie de sourire, cette douceur désarmante. Il se sentit dépossédé de quelque chose, peut-être de sa colère ; il n'avait plus vraiment envie de partir.

– Ce week-end aura été un désastre, dit Anaïs avec légèreté.

Il fut surpris, à l'extrême.

– Pourquoi ?

Elle sourit.

– A cause d'Arielle.

– Je n'ai pas trouvé que c'était un désastre.

– Oh, évidemment, c'était un désastre pour moi. Un petit désastre personnel. Mais n'en parlons plus, veux-tu ?

Il la regarda. Elle souriait avec insistance, mais le pouvoir de son sourire n'agissait plus. Il se souvenait pourtant d'avoir été sous son emprise, mais il ne comprenait plus comment. Il voulut dire quelque chose, mais ne trouva rien à lui dire.

Elle fronçait les sourcils, inquiète.

– Tu veux aller te promener?demanda-t-elle.

– Non, je crois que je vais y aller, dit-il.

– Si tôt ?

Elle fit une moue involontaire.

– Oui, ça vaudra mieux.

Elle n'insista pas. Il prit ses affaires, la bouscula, lui demanda pardon, l'embrassa très vite sur les joues, et disparut. Anaïs répéta plusieurs fois : « Un désastre ».

@@@

La musique envahissait presque totalement l'esprit de Damien. Presque. Il y restait un espace de perplexité qui ne demandait qu'à grandir et à étouffer l'harmonie. Il s'essaya pendant un long

moment à étouffer cet espace, puis il y renonça, se leva de son lit où il était étendu, et alla éteindre le disque. Le silence brutal lui fut désagréable.

Damien n'avait pas l'habitude de la complexité. Les relations humaines avaient toujours été secondaires pour lui, et absolument superficielles. Il alluma une cigarette, en fuma quelques bouffées, l'écrasa, puis s'assit sur son lit et décida de récapituler. Il était amoureux d'Anaïs, ou du moins il l'avait été jusqu'à hier. Cela ne semblait pas faire de doute ; il avait été amoureux d'elle comme il l'avait été de quelques autres, sans réfléchir. La seule différence résidait dans le caractère d'Anaïs, qu'il saisissait mal, et surtout dans l'obscur exigence de perfection qu'elle paraissait avoir. C'était pour cela sans doute que les choses se passaient si lentement et d'une manière si singulière. Elle avait décidé pour eux deux qu'ils vivraient un amour fou. Cela, il en avait douté tout à l'heure, mais il n'en doutait plus à présent. Et puis il y avait cette fille, cette fille qui ressemblait plus à toutes les autres, qui parlait d'elle, de son passé, qui communiquait généreusement son désir, cette fille qu'il avait désirée et qui lui avait plu. D'un côté, il y avait un désir intellectualisé à l'extrême, un désir qui s'apparentait à une œuvre d'art, dont la réalisation longuement différée supposait un investissement de soi, une sorte de travail, un cheminement. De l'autre, il y avait un désir simple, animal, immédiat, qui lui ouvrait ses bras sans poser de questions.

Pourquoi Anaïs avait-elle invité Arielle, voilà ce qu'il avait d'abord du mal à comprendre. Il admettait qu'elles pouvaient être amies, mais cela se corsait à partir du moment où Arielle avait commencé à le séduire, ce qui était déjà partiellement inexplicable, puisque le bon sens voulait qu'elle n'eût pas le droit de séduire l'amant d'une amie. Ensuite, il y avait la tolérance d'Anaïs, non moins incompréhensible, son laisser-faire, son regard de rancune, et la phrase qu'elle avait dite : « Ce week-end aura été un désastre ».

Damien se leva, remit le disque en marche. Il se sentait satisfait de sa récapitulation. Ensuite... il était étrange qu'il eût désiré Arielle, étant amoureux d'Anaïs, et étrange aussi qu'il eût cessé de désirer Anaïs, alors qu'il la désirait avant. C'était comme s'il n'était capable de la désirer que dans certaines circonstances orchestrées, comme si le moindre parasite, le moindre

manquement au rituel, suffisait à tout mettre par terre, comme un château de cartes. Elle avait décidé pour eux deux qu'ils vivraient un amour fou, et elle ne transigerait pas. Il devrait choisir entre l'inconditionnelle soumission à ses règles et la fin de leur relation. Cela apparaissait de plus en plus clairement. Arielle avait troublé leur atmosphère, y avait fait intrusion, elle avait rendue impuissante la sorcellerie d'Anaïs, elle avait rétabli autour d'eux la normalité universelle.

Damien se demanda ce que c'était qu'un amour fou. Les livres en parlaient beaucoup, les gens aussi, mais il lui semblait que c'était une affaire de gens singuliers, et non l'affaire de tout le monde. Il avait toujours plus ou moins considéré que cela lui serait étranger, et puis il y avait eu cette jeune fille hallucinée qui avait surgi par hasard au conservatoire, qui l'avait regardé et écouté jouer, ses chaussures à la main, qui était revenue, qui lui avait écrit, qui l'enivrait de l'encens de ses mots et de ses lubies. Aimait-il cette apparition, ce personnage pas tout à fait humain qui semblait l'avoir – absurdemment – choisi entre tous pour vivre dans son monde ?

Non... Il ne l'aimait pas. Il ne pourrait jamais l'aimer. Elle était d'une autre race, habitait un autre lieu, et s'il s'était laissé emporter dans sa danse éreintante, il ne l'avait pas choisie. Il pensa ses mots définitifs, et se sentit un peu triste. Elle était adorable, quand même, et il aimait la faire rire.

@@@

Anaïs rêvait dans l'obscurité. Elle avait tiré les cartes de son tarot préféré, tout à l'heure, et s'était heurtée à l'inépuisable récurrence de la carte des amoureux. Cela l'avait rendu élégère, et corroborait de qu'elle pensait. Il n'importait pas qu'il y eût des déchirures ; le destin en personne avait voulu qu'elle le rencontre, c'était donc qu'ils allaient s'aimer. Arielle n'était pas un problème, du moins pas un problème réel. Elle s'arrangerait pour qu'ils ne se voient plus, et ils continueraient leur marche, ensemble, car rien ne pouvait l'empêcher. Lorsqu'Anaïs s'endormit elle sombra dans un rêve lumineux. N'avait-elle pas enfin trouvé son double ?

@@@

Arielle était moïte, agitée de mouvements convulsifs, elle se retournait sans cesse dans son lit. Qu'avait-elle fait tout à l'heure ? Le sentiment d'avoir détruit quelque chose ne la quittait pas.

Mais qu'avait-elle détruit?Ce musicien n'aimait pas Anaïs, il suffisait de parler quelques minutes avec lui pour s'apercevoir qu'il n'avait même pas les yeux assez grands pour la voir. Mais Anaïs l'aimait, cela était hors de doute. Qu'avait-elle donc détruit ? Une illusion, rien de plus, elle avait ouvert les yeux à son amie, par une voie un peu détournée, mais il y avait des choses qu'on ne pouvait pas dire à Anaïs. Elle l'aimait vraiment, son musicien. Arielle eut envie de cracher sur cet amour stupide, aveugle, qui méprisait la justice et la raison. D'abord pourquoi l'aimait-elle ? Il était absolument et infiniment banal. Comme Pierre. Comme tous les autres. Anaïs n'avait-elle pas encore compris qu'elle se trompait de cible ?

Elle avait commis quelque chose d'irréparable, dont elle avait du mal à deviner les conséquences. Anaïs ne lui en avait pas voulu, cela au moins était sauvé. Mais elle l'avait congédiée avec un peu trop d'empressement. Enfin, le principal était fait. Ils ne seraient pas heureux ensemble, quoi qu'il arrive. On ne peut pas être heureux quand on commence comme ça. Et si Anaïs n'était pas heureuse, elle resterait toujours là, tout près d'Arielle. Que le musicien reste ou qu'il parte, cela ne changerait plus rien maintenant. Ou plutôt si, cela changerait quelque chose. Elle s'entrevit dans ses bras et eut un frisson d'effroi en imaginant le visage lunaire d'Anaïs trahie. Ce n'était pas possible, ce n'était pas ce qu'elle avait voulu. Pourtant, l'idée commença à prendre corps dans sa tête. Le musicien et elle. Et Anaïs, tout près, qui pardonnerait – n'était-elle pas un ange ? Leur triangle serait indestructible.

@@@

Le téléphone sonna, suraigu, dans la pièce voisine. Damien sortit péniblement du sommeil et se précipita. C'était la voix trainante et grave d'Arielle.

– Allo ?

Il toussota.

– Allo.

– C'est Arielle, je... Enfin j'ai eu envie de t'appeler.

– Comment as-tu eu mon numéro ?

- Anaïs m'avait dit ton nom de famille. Je t'ai cherché dans l'annuaire.

Damien ne savait pas quoi dire. Il n'avait pas envie de la voir, il avait sommeil.

- je me suis sentie tellement coupable, hier. Coupable envers Anaïs, mais je n'ai pas pu m'empêcher de...

Il ne répondait toujours pas. Cette fois-ci, il se sentait troublé.

- Je sais que je ne devrais pas te téléphoner, continua lentement la voix. Mais j'ia besoin de te voir. S'il te plaît, après nous n'en reparlerons plus jamais.

Il avait légèrement conscience qu'elle jouait avec la théâtralité de la situation, mais il trouvait cela agréable, trouble, fascinant.

Ils se virent le jour même, dans un café. Ils parlèrent à peine, restèrent simplement serrés l'un contre l'autre. L'interdiction, le sentiment de faute, de mensonge, faisaient planer au-dessus d'eux un nuage étouffant et sensuel. Ils e sentaient pris, tous les deux, dans l'engrenage d'une malédiction, et leur contact charnel, pour l'instant à peine effleuré, tirait de ce sentiment une dimension supérieure, une puissance qu'il n'aurait jamais eue en d'autres circonstances. Ils devinrent amants brutalement, sans réfléchir, avec une urgence impérieuse, dans les toilettes du café.

Damien, une fois chez lui, se sentit lâche et se vida la tête en écoutant Wagner.

Arielle, tremblante, pensa à la pauvre Anaïs, qui ignorait tout du plaisir saumâtre qu'elle venait d'éprouver, qui ne connaissait pas non plus l'ivresse de la duplicité, mais qui éprouverait bientôt une douleur terrible, qui la rendrait pour Arielle enfin pareille à une sœur.

@@@

Anaïs s'était réveillée ce matin-là parfaitement heureuse. Elle s'était étirée, longuement, dans son lit tiède, elle avait joué des yeux avec le rayon de lumière qui entrait dans sa chambre. Puis elle s'était levée, avait aperçu son corps dans la glace, l'avait couvert d'un peignoir de soie et s'était préparé un café. La journée de la veille avait été terrible, mais son souvenir ressemblait à présent à celui d'un cauchemar – quelque chose que l'on dissipe d'un geste de l'esprit. Elle avait pris, après son petit déjeuner, un long bain parfumé, était restée une heure devant sa penderie à choisir ses

habits. Elle avait hésité sur le premier coup de téléphone qu'elle allait passer. Arielle, peut-être, pour vérifier qu'elle ne lui en voulait pas. Ou Damien, mais cela exigeait plus de préparation.

Finalement, après s'être aperçue qu'ils ne répondaient ni l'un ni l'autre, elle avait décidé de téléphoner à Sarah et avait passé la journée avec elle et Jean.

Le soir, lorsqu'elle appela Damien, qui était absorbé par l'écoute de Wagner, il fut avec elle d'une inhabituelle gentillesse, lui demanda plusieurs fois ce qu'elle avait fait dans la journée, et ils restèrent assez longtemps au téléphone pour qu'Anaïs, en raccrochant, se sentît une envie de chanter.

Arielle appela un peu plus tard, tendre et grave. Elle assura Anaïs de l'éternité de leur amitié, et parla d'un mystérieux malaise que'Anaïs ne comprit pas. Elle n'y fit pas attention, cependant, et partit répéter la tête vertigineusement légère.

@@@

Le professeur après le week-end qu'il avait passé avec Anaïs, se montra plus effacé que de coutume. Anaïs restait, bien sûr, un peu plus tard que les autres élèves, mais ne s'attardait plus. Il lui souriait d'un drôle d'air, lui disait de filer. Elle s'exécutait sans réfléchir. Elle ne semblait pas remarquer qu'il pénétrait dans un autre âge, auquel elle n'avait pas accès, et lui prodiguait ses sourires insoucians avec l'innocence un peu fausse des gens heureux. Il ne lui parla jamais de sa maladie profonde et silencieuse. Il attendait, peut-être, qu'elle le regardât un soir, qu'elle dît quelque chose sur son amaigrissement soudain. Mais elle n'en fit rien, et il comprit qu'elle avait en tête une lumière incompatible avec sa propre obscurité. Il se sentit seul, presque trahi, et s'adonna à la pièce avec ses forces finissantes.

Anaïs, elle, voyait Damien quotidiennement. Parfois seule, parfois avec Jean et Sarah, parfois même avec Arielle. Elle s'approchait de lui chaque jour un peu plus, tissait autour de lui une toile fine et soyeuse. Elle n'était pas pressée, et travaillait à son amour fou avec une lenteur éperdue. Parfois elle s'étonnait de la passivité de Damien, passait quelques heures à s'en faire souffrir, mais le lendemain, son visage éclairci ne portait pas la marque de ses sanglots enfantins. Elle le savait

immobile et difficile à saisir. Mais n'avait-elle pas devant elle tout le temps imparti à l'accomplissement d'un destin ?

Damien la laissait faire. Il la regardait venir vers lui, l'effleurer, repartir, faire autour de lui sa petite danse folle qui lui donnait le tournis. Il s'en édulcorait, avec la plus grande sincérité. Personne n'avait jamais fait autant attention à sa personne, à ce qu'il disait, aux gestes qu'il faisait. Elle était plus attentive qu'une mère ou qu'une amante, parce qu'elle était attentive à tout à la fois ; il avait l'impression de l'intéresser passionnément, plus que tout au monde. Sans doute s'attachait-il à elle, comme on s'attache à une créature familière, peut-être même parfois la désira-t-il, furtivement, pour sa grâce incessante. Lorsqu'il était avec elle, pourtant, il se forçait à ne pas penser à Arielle. Arielle qu'il voyait régulièrement, dans l'ombre, avec laquelle il avait noué un rapport charnel d'une troublante intensité. Elles n'étaient pas du même univers, et s'il ressentait la faute qu'il commettait en mentant à Anaïs, il songeait qu'il l'avait commise depuis le début, depuis le premier jour, en la suivant dans ses entrecats. Et puis il n'avait pas envie de la quitter ; tout ce qu'ils avaient inventé ensemble lui plaisait ; il aimait ses goûts, sa façon de parler, de sourire, de s'habiller. Il n'imaginait pas qu'il pût décider de ne plus la voir, car l'idée de son absence lui était désagréable.

Une saison passa ainsi, rapide et facile. L'habitude rendit les mensonges moins gênants, apaisa les remords, la gaieté d'Anaïs semblait tout permettre et tout absoudre. Arielle sombrait de plus en plus profond dans son délire étrange, et concevait de sa propre culpabilité un plaisir âpre, malade, qui exacerbait le trouble sentiment qu'elle éprouvait envers Damien. Aucun des trois ne pensait à l'avenir, qu'Anaïs croyait écrit, dont Arielle refusait l'accomplissement, et que Damien chassait de son esprit comme un parasite inutile.

Tout s'écroula pourtant en quelques heures. Une lumière indiscreète fut jetée sur les ombres, et ce fut pour Anaïs la violence d'une apocalypse, la secousse d'un monde qui meurt.

@@@

Anaïs semblait porter un masque. Elle avait un bizarre rictus horizontal et figé, et dans son visage de craie seuls ses yeux tremblants étaient encore mobiles. Arielle la regardait avec terreur. Ce

qu'elle avait fait était là, devant ses yeux, sur ce visage aimé : une altération hideuse, irréversible.

- Vous vous êtes vus souvent?demanda Anaïs d'une voix blanche.
- Oui.
- Et vous n'avez rien dit.

Arielle espérait qu'Anaïs comprendrait, elle cherchait ses mots en vain, et sentait sur sa gorge le métal froid de l'épée angélique.

- Je ne voulais pas te perdre, commença-t-elle. Je pensais que tout pourrait s'enterrer.

Anaïs ne parlait plus, elle avait commencé à pleurer et Arielle savait qu'elle ne s'arrêterait pas.

- Je ne sais pas comment t'expliquer, continua Arielle. Tout est encore si flou, si confus... Au début je me moquais de lui, j'avais seulement l'impression que nous étions tous les trois en train de patauger dans la même boue...Et puis nous avons commencé à mentir, je ne sais pas pourquoi, et c'était impossible de nous arrêter. Je sais que tu ne me croiras pas, mais ce n'est pas lui qui importe, c'est toi...

Anaïs la regarda. Elle était devenue inhumaine, sa surprise et sa douleur n'étaient plus mesurables, elle avait tout entière basculé dans un univers inaccessible. Arielle sentit la lame pénétrer dans sa peau, et sut que tout était fini.

- Nous allons continuer à nous voir?demanda-t-elle, presque suppliante.
- Non, dit Anaïs.
- Tu me détestes ?
- Oui.
- Je ne sais pas quoi dire, je te demande pardon.
- Je vais partir, dit Anaïs d'une voix d'enfant.

Elle se leva, et Arielle eut peur qu'elle ne s'écroule. Mais elle semblait soutenue maintenant par une force supérieure. Elle marcha, très droite, jusqu'à la porte. Arielle avait envie de hurler pour la retenir, mais savait obscurément que ses hurlements resteraient sans réponse. La jeune fille qui était en train de passer le seuil de sa porte n'avait plus en elle la moindre pitié, ni d'amour. Elle était

emplie d'une haine sèche et blanche, elle n'était plus capable de voir ni d'entendre, elle n'était plus capable que de trancher.

Lorsqu'elle eut disparu, Arielle eut un seul sanglot, sec et bref, puis elle alla dans la salle de bains, et alluma la lumière. Dans le miroir, il y avait une tête un peu jaune, la tête amère et raide d'une damnée.

@@@

C'était une clinique banale, banalement blanche et propre, avec de banales infirmières en uniforme et une banale odeur médicamenteuse dans l'air. Anaïs se sentait déplacée en ce lieu ; elle songea qu'elle ne s'habillerait pas en noir, la prochaine fois, pour passer plus inaperçue. Elle trouva sans problème la chambre 227. Juste avant de frapper, elle eut une constriction brusque du cœur, et adressa à un dieu absent une prière sans objet. Puis elle vit sa main frapper à la porte. Elle entendit les coups à retardement.

– Entre.

Elle poussa la porte et l'étau se desserra un peu. La chambre était petite et lumineuse. Il y avait un vase sur la table de nuit ; elle regarda les fleurs qu'elle tenait à la main, puis se décida à le regarder, lui. Il souriait, avec toute l'intensité de sa maigreur. Il avait l'air fatigué, mais calme, sans douleur.

– Bonjour, dit-elle.

Elle posa les fleurs dans le vase et vint s'asseoir à son chevet.

– Je suis content de te voir, dit-il. Les infirmières sont charmantes, mais elles vous rappellent toujours que vous êtes malade.

Anaïs sourit.

– Tu es en noir?reprit-il. Tu portes déjà mon deuil ?

Elle rougit.

– Je ne compte pas le porter de sitôt.

– Vous allez quand même faire les représentations?demanda-t-il nerveusement.

– Je ne sais pas. Nous ne sommes pas très au point, vous savez, et il y en a déjà deux qui

parlent d'abandonner.

Il hocha la tête. Elle remarqua que son cou était ridé, et songea qu'elle n'avait jamais vu son cou, avant ce jour. Il portait un pyjama blanc.

– Ce serait dommage que vous ne jouiez pas. Toi, tu étais parfaite.

Elle sourit, le moins tristement possible.

- Et tes amours?demanda-t-il à voix basse.
- Elles vont mal, dit-elle sans cesser de sourire.
- Aussi mal que moi ?
- Peut-etre encore plus mal...

Il regarda les fleurs. C'étaient des oeillets bleus.

– Elles sont très belles, dit-il . Ma femme adorait les oeillets.

Anaïs se sentait suffoquer et s'en voulait de ne pas savoir quoi dire. Elle ouvrit la bouche comme pour parler, mais aucun son ne sortit.

Ils se regardèrent dans le silence.

– Je crois qu'il vaudrait mieux que tu partes, dit-il lentement.

Sans réfléchir, elle se leva.

– Quand voulez-vous que je revienne ? Vendredi ?

Il hocha la tête.

- Il ne faut pas que tu reviennes, dit-il. Je t'ai assez fait souffrir comme ça.
- Ne dites pas de bêtises, murmura-t-elle.
- Je ne dis pas de bêtises. Je ne veux pas que tu reviennes.

Elle leva les yeux sur lui, mais ne soutint pas son regard.

– Va t'en, dit-il en détournant la tête. Je n'aime pas les adieux.

Elle se dirigea vers la porte. Elle aurait voulu lui dire qu'elle l'aimait, mais elle n'y arrivait pas. Elle attendit quelques secondes avant de sortir, mais il n'ajouta rien et garda la tête tournée vers la fenêtre. Une infirmière blonde et parfumée entra au moment où sa main allait tourner la poignée de

la porte. Anaïs ne répondit pas à son sourire et s'enfuit.

@@@@

Ils formaient un ensemble disparate et silencieux, dans l'église. Devant, il y avait la famille. Des vieilles dames endimanchées, des enfants effrayés, des airs de circonstance. Et derrière il y avait les élèves, qui jouaient leur dernier rôle.

Anaïs ne pleurait pas. Elle regardait le cercueil, hébétée. C'était comme si elle pouvait le voir à travers le bois : il était étendu, les joues caves, les mains jointes, il ne bougeait pas.

Le prêtre récitait un sermon déplacé, mais ça n'avait pas d'importance parce que personne n'écoutait ce qu'il disait. On se laissait porter par la voix gémissante et litannique qui se répandait dans la nef.

Anaïs ne sentait plus ses doigts. Il faisait froid, et sombre. Elle n'avait pas imaginé qu'un cercueil pût être aussi grand. Aussi opaque. L'objet la fascinait comme s'il était fait d'une matière différente – une matière à la dimension du ciel et de la mort. Elle s'éveilla de sa contemplation hypnotique lorsque le prêtre se tut. Les gens, insensiblement, se pressaient les uns contre les autres comme des larves grises pour former le cortège. Elle se dirigea vers le cercueil. Elle en fit le tour, une fois, et regarda autour d'elle. L'employé des pompes funèbres la considérait avec une douceur obséquieuse.

– Vous désirez suivre le défunt dans le corbillard ?

Anaïs le regardait, interdite.

– Oui.

Elle n'était jamais montée dans un corbillard. Elle s'assit frileusement sur la banquette, à côté du cercueil. On sentait sous les roues les accidents du chemin ; on entendait les autres voitures, les klaxons – c'était obscène.

Lorsqu'Anaïs s'en aperçut, elle ressentit une douleur douce, lente, comme une noyade, et se mit à pleurer. Quelque chose avait débordé en elle. Elle pensa au cadavre, à Damien, à la forme bleue ensanglantée sur les rails. Elle confondait toutes les douleurs – toutes les douleurs se ressemblent – toutes ne faisaient plus qu'une, toutes résidaient dans ce trajet atroce de l'église au cimetière, à côté

de cet objet funèbre, immense et inerte, qui tressaillait au gré des mouvements. Elle ne voyait plus rien, que l'hémorragie de ses propres larmes, mais toutes les images étaient enfoncées en elle comme des clous.

Le corbillard s'arrêta devant le cimetière. Anaïs descendit et se mit à courir au hasard des rues. Elle voyait la terre meuble, la fosse rectangulaire, les cordes, elle les voyait déjà et ne voulait pas les voir vraiment, comme pour échapper à l'ultime raffinement de son supplice.

Elle s'arrêta de courir, tout à coup. Sa bouche crispée lui faisait mal, et ses yeux brûlaient, mais elle ne s'en rendait pas compte. Ici, maintenant, la douleur devait s'arrêter.

Une paix brutale, insondable et obscure, la submergea. Elle revint machinalement sur ses pas.

On l'avait attendue pour la mise en terre. Peu importaient la terre meuble, les cordes et le bruit du cercueil heurtant le fond. Tout était plus facile, maintenant.

Jeu du Hasard et de la Providence

Le Hasard regardait une jeune fille tout entière vêtue de noir. Il n'entendait pas très bien ce qu'elle disait. Elle était assise sur un affreux fauteuil de cuir marron, dans un bureau crasseux. Elle parlait avec un homme antipathique et excédé qui faisait mine de ne pas comprendre ce qu'elle disait. Elle aussi semblait fatiguée, mais, inlassable, reformulait sa demande. Il y avait quelque chose en elle de triste, de brisé.

Le Hasard se tourna sur sa gauche, et ne fut pas surpris d'y trouver la Providence.

- M'écoutez-vous, pour une fois?demanda la Providence.
- Pour une fois, pour une fois... Je trouve que je vous fais déjà bien des concessions.

La Providence leva les yeux au ciel. Elle avait aujourd'hui la forme d'une femme laide, et le Hasard songea que cette enveloppe lui convenait très bien.

- Si vous saviez ce que je donnerais, murmura-t-elle, pour que les rôles un jour s'interchangent...

Le Hasard éclata de rire.

- Subversive, avec ça... Vous n'êtes peut-être pas satisfaite de la Haute Hiérarchie ?

La Providence soupira.

- Non, vous le savez bien. C'est à peine si j'arrive à vous soutirer une belle action par jour, parmi les milliers que vous faites.
- - Pourtant, observa le Hasard avec ironie, ce n'est pas faute de me harceler.
- Si je ne vous harcelais pas, Dieu sait comment serait le monde...

Le Hasard regarda à nouveau la jeune fille. Elle sortait du bureau, du bâtiment, elle passait la porte. Elle était à présent dans la rue. Il faisait nuit.

- Cette jeune fille me plaît, dit le Hasard.
- Je me suis toujours demandé ce qui vous plaisait chez les humains. Ce matin vous avez laissé un enfant se faire dévorer par un chien, et maintenant vous voilà tout sentimental devant cette jeune fille...
- Vous n'avez pas de cœur, ma chère.

Il faisait nuit et un nuage creva au-dessus de la ville. La jeune fille leva le visage vers le ciel.

- Elle pleure, gémit la Providence.
- Mais non, c'est la pluie.
- Je vous dis qu'elle pleure, dit-elle sourdement.

Le Hasard regarda de plus près. En effet, la jeune fille pleurait. Elle était à elle seule un étrange spectacle. Parmi tous ces gens pressés, embusqués sous leurs parapluies, elle était la seule à marcher tête nue, lentement. La seule pour qui cette pluie n'ait aucune importance.

- Allons, dit le Hasard. Cette jeune fille fendrait le cœur d'une pierre. Dites-moi ce que je peux faire pour elle.

La Providence eut un sourire vague.

- Vous me laissez carte blanche?demanda-t-elle.
- C'est hors de question. Vous avez parfois de ces décisions stupides – c'ets à croire que vous ne savez pas ce qui les rend heureux.

La Providence ferma les yeux. Le Hasard aimait assez la voir entrer en transe. C'était parfois le seul motif qui le poussait à lui concéder la victoire. Elle commençait par trembler, de tout son corps, puis elle se mettait à parler d'une voix blanche et monocorde. C'était assez plaisant.

- Elle n'a pas beaucoup d'argent, psalmodia la voix. Elle s'est disputée avec sa meilleure amie il y a deux jours... Son appareil à musique est cassé... Elle a un examen dans une semaine...Sa jupe noire a déteint sur toutes ses autres affaires dans la lessive ce matin...Il y a ... Il y a dans sa tête une image qui ne part pas...un jeune homme qu'elle regrette d'avoir quitté il y a deux ans...
- Ah !s'exclama le Hasard. Voilà enfin quelque chose d'intéressant ! Reprenez vos esprits, ma chère, nous avons du pain sur la planche ?

La Providence revint à elle. Elle avait les yeux embués, comme si elle avait bu.

- Vous en faites une tête, dit le Hasard.
- Alors ? Qu'avez-vous décidé ?

- Cette jeune fille va rencontrer par hasard le jeune homme qu'elle aime.
- Mais c'est de la folie!cria la Providence. Imaginez qu'il ne veuille pas d'elle, elle sera encore plus triste, c'est insensé !
- Que voulez-vous que je fasse ? Que je répare son appareil à musique?Que je fasse apparaître un portefeuille bien dodu sous ses pas?Vous êtes singulière, ma chère.
- C'est votre dernier mot ?
- Je suis catégorique.
- Et si cela se passe mal, m'accorderez-vous une deuxième chance pour la reconforter ?
- Grands dieux ! Ce que vous pouvez être dure en affaires, parfois ! C'est d'accord. Vous aurez une seconde chance.

La jeune fille ne pleurait plus. Elle était vide. Un vieux monsieur l'accosta et lui demanda l'heure.

- Je n'ai pas de montre, répondit-elle.
- Moi non plus, gloussa le vieux monsieur, j'ai horreur de ça.

Il avait l'air de vouloir parler un moment avec elle, mais elle se sentait si lointaine, elle n'en avait pas la force. Elle tourna la tête... Non, c'était impossible. Elle croyait le reconnaître si souvent, et ce n'était jamais lui. Elle se retourna vers le vieux monsieur, qui était parti. Le jeune homme, à quelques pas d'elle dans la nuit, s'était immobilisé.

Ils se regardèrent longtemps. Il s'approcha enfin, et elle reconnut son visage d'antan. Il la regardait avec tendresse, ou tristesse, il la regardait à n'en plus finir et elle avait envie de pleurer. Lorsqu'il arriva à sa hauteur, il lui tendit le bras, simplement, et elle passa son bras dessous, comme s'ils s'étaient quittés la veille, sans parler.

Ils se mirent à marcher. Elle posa sa tête sur l'épaule du jeune homme, profondément.

- Ta tête est si légère, dit-il.

Elle se remit à pleurer.

La Providence pleurait aussi.

- Ma chère, vous êtes grotesque, dit le Hasard.

- Vieux grigou, si vous croyez que je ne vous ai pas vu écraser une larme quand ils se sont donné le bras...

Le Hasard eut un sourire pincé.

- Oh ! Regardez là-bas ! dit-il avec excitation.
- Quoi ?demanda la Providence en reniflant.
- Cette vieille femme, là, elle n'a pas vu le pylone – elle est à moitié aveugle. Elle va trébucher et se briser les os.
- Mais faites quelque chose, enfin !
- Ah non, c'est hors de question. C'est une règle d'or, pour moi, que de ne jamais – jamais – vous faire plaisir deux fois de suite.